

Recueil de nouvelles réalistes par les 4è2 et les 4è5



Collège Vincent Auriol - Revel 2012-2013

Collavini
Margot 4è5

SOMMAIRE

4è2

<u>Amies pour la vie</u>	p. 4
<u>Au bout de sa passion</u>	p. 10
<u>J'ai changé...</u>	p. 16
<u>L'appel d'urgence</u>	p. 22
<u>L'argent m'a tué</u>	p. 28
<u>On dit que l'espoir fait vivre</u>	p.31
<u>Quatre-vingt-dix-neuf, et 1% de chance</u>	p. 33
<u>Un amour en vain</u>	p. 39
<u>Une journée qui change tout</u>	p. 44

4è5

<u>Coup de cœur</u>	p. 49
<u>L'enfant de la rue</u>	p. 54
<u>Les moqueries au collège</u>	p. 57
<u>La revanche d'une servante</u>	p. 59
<u>Welcom, à la recherche de ses parents</u>	p. 62

Préface

Afin de vous remercier de votre venue à Revel, les élèves de 4è 2 et de 4è 5 de Mme Pfeffer, enseignante de français, ont souhaité vous offrir ce recueil de nouvelles.

Il s'agit de nouvelles réalistes rédigées dans le cadre du programme de français de 4è.

Certains élèves ont choisi de s'inspirer de l'époque de Maupassant et d'autres ont préféré adapter leur nouvelle au monde contemporain.

Nous vous en souhaitons bonne lecture.

Amies pour la vie...

Dans un petit village du sud de la France, vivait une jeune fille de quatorze ans, Pauline. Elle habitait dans une grande maison avec son frère et ses parents. Elle aimait l'aventure, la découverte et ne lâchait jamais rien ! Elle passait la plupart de son temps avec Solène, sa meilleure amie. Elles vivaient dans le même village et étaient inséparables. Elles se confiaient leurs secrets, leurs sentiments, elles faisaient leurs devoirs ensemble... Pauline était une bonne élève, elle aimait travailler en classe et faire du sport. Elle avait un petit copain, Arnaud, alors que Solène n'en avait jamais eu.

Un matin d'été, alors que le soleil brillait et les oiseaux chantaient, Pauline entendit les hurlements de sa voisine, la mère de Solène. Personne n'eût le temps de réagir que les pompiers étaient déjà là ! Pauline était très inquiète mais ne pouvait obtenir de réponse pour le moment. Après deux ou trois heures d'inquiétude, on lui annonça que Solène avait mis fin à ses jours cette nuit du vingt-deux août deux mille neuf. La jeune fille se figea, resta un moment sans bouger et partit lentement dans sa chambre avec une larme qui coulait sur sa joue. Ses parents furent choqués. Au bout de deux heures sans que Pauline ne sorte de sa chambre, sa mère monta la voir. Elle ouvrit la porte et trouva sa fille assise sur son lit. Elle la regarda, la prit dans ses bras puis Pauline sanglota. Sa mère ne l'avait jamais vu dans un état pareil ; elle ne sut que faire.

Cela faisait une semaine que le drame était arrivé et Pauline commençait à se poser des questions : « Mais pourquoi a-t-elle fait ça ? Il y a bien une raison. Je ne comprends pas... Pourtant je l'ai vu la veille et tout avait l'air d'aller. C'est vraiment bizarre, tout ça m'intrigue, elle ne m'a parlé de rien qui la chagrinait ! Cela m'étonne beaucoup d'elle, il y a forcément une explication et je vais la trouver ! »

Ce fut ce jour là que Pauline commença à enquêter sur le suicide de Solène. Évidemment, elle ne l'avait dit à personne, c'était son enquête secrète. Durant les trois semaines qui suivirent, Pauline chercha sur internet, dans les journaux, les reportages télévisés et les moindres détails. Elle notait tout ce qui pouvait lui servir d'information. Malgré tous ses efforts, elle ne trouva rien de suspect ou d'étrange sur sa meilleure amie.

Pendant trois mois, elle passa ses journées à chercher une explication, puis un matin, elle alla chercher son ordinateur et se connecta à son compte « facebook » pour se changer les idées. Soudainement, une idée lui traversa l'esprit : elle voulut pirater le compte de Solène pour vérifier s'il n'y avait rien d'anormal. Elle mentit à sa mère pour aller à la bibliothèque chercher comment pirater un compte. Elle lui dit :

« -Maman, je vais chez une amie pour la journée.
-D'accord, mais qui est-ce ?

-Heu... Claire !

-Ah, c'est la première fois que tu vas chez elle !

-Oui oui...

-Bon je te laisse y aller alors, tu as besoin que je t'y amène ?

-Non, non, c'est bon.

-Bon, à ce soir alors. Et ne tarde pas trop !

-Ne t'inquiète pas, bisous. »

Elle passa donc sa journée à faire ses recherches : il était seize heures, et elle avait enfin tout ce qu'il lui fallait. Elle décida alors de rentrer chez elle pour rejoindre sa famille.

Noël approchait et Pauline s'inquiétait depuis plus de trois mois. Pauline pirata le compte de Solène : en à peine une heure, elle accéda au compte de son amie. Elle commença tout d'abord par regarder ce qu'elle avait publié dernièrement et vit la lettre P avec un cœur. Ceci la toucha énormément. Puis, elle regarda les conversations qui précédaient le suicide et en trouva une qui lui sembla étrange :

« -Je te la passe quand ?

-Je ne sais pas mais il me la faut rapidement !

-Oui, mais tu me dois déjà beaucoup d'argent !

-Je te paierai mais rejoins-moi demain au lac et donne-moi celle que tu viens d'avoir.

-D'accord... »

Cette conversation effraya la jeune fille; elle s'imaginait que Solène prenait de la drogue... Elle oublia tout cela et

alla se coucher.

Alors qu'elle passait des nuits entières à réfléchir, une nuit, elle fit un horrible cauchemar. Les parents de Solène s'étaient introduits chez elle et menaçaient ses parents de mettre le feu à la maison. C'est cette nuit là que Pauline se réveilla en sursaut avec une lourde idée en tête : elle pensa à se faufiler chez ses voisins pour examiner de fond en comble la chambre de Solène. Elle ne dormit pas le reste de la nuit, pensant qu'entrer chez ses voisins était la seule solution pour vérifier son hypothèse. De plus, elle connaissait parfaitement la maison. Elle savait que tous les matins à neuf heures, sa mère aéraït les chambres et déjeunerait pendant une demi-heure. Alors, le lendemain matin, Pauline se leva, s'habilla, prit un petit sac en déjeunant et mentit une seconde fois à sa mère :

« -Maman, je vais vite chez Claire, j'ai oublié quelque chose chez elle !

-Si tôt ?

-Heu... oui, mais je n'en ai que pour une petite heure.

-Bon, à tout à l'heure... »

Ce ne fut pas très compliqué de s'infiltrer dans la chambre de Solène ; elle vérifia s'il n'y avait personne et sauta par la fenêtre. Alors qu'elle se mit à chercher dans tous les recoins, elle observa la chambre et vit que ses parents en avaient bien pris soin : le lit était parfaitement bien fait, le bureau était impeccable et les étagères en bois sans poussière ; il y avait de multiples bibelots inutiles, des souvenirs de vacances sûrement.

Sur une autre étagère, il y avait de magnifiques photos de Solène. Au sol, un tapis gris était soigneusement posé près de la table de nuit.

Pauline prit son courage, se mit à fouiller partout et remit tout à sa place. Soudain, derrière une pile de vêtements peu portés, Pauline découvrit malheureusement de la drogue ! Il y eu un instant où elle se dit que c'était une illusion, que ce n'était pas possible, puis elle vit la vérité en face ; sa meilleure amie qu'elle aimait tant prenait bien de la drogue ! Elle resta un moment immobile et sa première réaction fut de prendre avec précaution cette chose dans son sac pour ne pas que ses parents découvrent une telle chose. Elle poussa un long soupir et sortit de la pièce. Elle resta un peu dehors pour prendre l'air, jeta la drogue au fond d'une poubelle et rentra chez elle.

Elle passa une longue semaine désespérée ; elle ne savait plus quoi faire et se demandait sans cesse pourquoi Solène en était arrivée là, Il s'était forcément passé quelque chose ! Elle alla alors tristement sur le compte « facebook » de sa meilleure amie pour y retrouver l'homme qui lui avait vendu cette drogue et enfin avoir des réponses. Soudain, elle tomba sur une conversation de quelqu'un de différent nommé Pierre qui l'intrigua beaucoup :

« -J'en ai marre de cette relation cachée, j'en peux plus !

-Je sais... Mais on n'a pas le choix !

-Si, il faut faire quelque chose ! Soit tu décides enfin de ne plus cacher notre relation soit c'est fini. Je t'aime et

j'espère que tu choisiras la bonne solution.

-Je t'aime aussi mais... Tu es majeur !

-Alors je suis désolé mais c'est fini Solène... »

Pauline ne comprenait plus rien, et elle comprit que sa dernière publication avec la lettre P n'était pas la lettre de son prénom mais bien celle du copain de Solène, et ceci l'affecta beaucoup. La fille qu'elle connaissait, timide, qui n'avait jamais eu de petit copain, qui confiait tout à sa meilleure amie se droguait et sortait avec un garçon majeur. Pauline était sous le choc mais elle décida de prendre contact avec ce jeune homme.

A son premier contact, Pierre fut sympathique avec elle et lui apprit qu'il avait mis fin à cette relation il y a plus d'un mois avant le suicide.

Solène, tellement malheureuse, s'était mise à se droguer mais elle restait aux yeux de tout le monde, la petite fille timide.

Pauline était perturbée et se demandait pourquoi sa meilleure amie ne lui en n'avait pas parlé, pourquoi elle ne lui faisait pas confiance... Pauline se sentit démunie, comme si elle avait pu faire quelque chose.

Elle décida de reprendre le cours de sa vie d'avant, heureuse, sans soucis et sans mensonges, elle se replongea dans les cours et se rapprocha de sa mère malgré le grand vide sans Solène.

L'été arriva et cela faisait maintenant un an que Pauline avait perdu sa meilleure amie. Mais elle vivait bien et était heureuse ; comme lorsque Solène était là, à ses côtés.

Au bout de sa passion...

Les oiseaux chantaient, les fleurs de toutes les couleurs envahissaient le circuit de F1. Le brouhaha commençait à envahir les rues de Monaco. Par cette journée de printemps, la foule était venue nombreuse, pour la finale mondiale de F1.

Amandine, trente ans, coureuse depuis dix ans, commençait son échauffement sur la piste. Contre elle il y avait un chinois, un américain et un brésilien. Amandine était la seule fille à concourir. Elle en était fière. Sa mère Iris et son coach Harry savaient qu'Amandine avait les capacités pour réussir cette épreuve : elle était de taille moyenne, avait des petits pieds, des mains agiles, un regard vif et attentif à chaque petit détail des virages et des lignes droites.

Malgré son caractère têtu, elle devenait plus calme qu'un ange lorsqu'elle était avec son fils Tom, âgé de quatre ans. Amandine était une personne sérieuse mais avec qui on pouvait plaisanter. Elle aimait sa famille plus que tout au monde, quand elle avait douze ans son père, Yves, était décédé d'un grave accident de F1 lors d'un grand prix. C'était pour son père qu'elle le concourait. Son physique était plutôt charmeur, avec ses cheveux blonds comme les blés et ses yeux bleus lagon, elle avait de belles formes. Amandine avait un mari, Luc. Ce dernier était au stand de sa femme pour toujours l'assister lors de ses arrêts en course. Le tour allait commencer.

* * *

« - Three, two, one, GO ! »

Les soixante-dix-huit tours de ce grand prix commençaient.

Amandine appuya sur l'accélérateur, elle avait son micro relié à celui de son coach, tous deux commencèrent à parler:

« - Comment s'est passé ton démarrage ?, demanda Harry.

- J'ai été secouée, je n'ai pas l'habitude de démarrer à cette allure ,
répondit Amandine.

- D'accord, je te laisse tranquille pendant les vingt premiers tours.
- Reçu cinq sur cinq ! »

Au dixième tour Amandine s'arrêta au stand pour changer les pneus et pour mettre de l'essence.

* * *

Quand Amandine repartit du stand au vingtième tour, elle prit contact avec son coach:

« Tu as vu Amandine, le brésilien, il prend les virages court tandis que le chinois c'est l'inverse il les prend long ! dit Harry.

- Oui, j'ai remarqué et l'américain reste derrière moi, il me colle et ça me dérange car j'ai toujours peur qu'il me percute!

- Ne t'occupe pas de lui, prends les virages au milieu et s'il persiste j'irai parler à son coach !

- J'ai surtout peur qu'il ne fasse ça que pour me déconcentrer, et j'ai presque l'impression que ça marche car je ne sais plus quoi faire pour qu'il me lâche !

- Concentre-toi, il reste encore beaucoup de tours il ne faut pas que tu te décourages maintenant, ni jamais d'ailleurs !

- D'accord, bon je te laisse pour l'instant, on se reparle quand il y a besoin, lui dit Amandine.

- Ça marche, à tout à l'heure. répondit Harry. »

Amandine était désormais à la seconde place, devant elle le brésilien, et derrière elle se trouvait l'américain et en dernière place, le chinois.

* * *

« Nous en sommes au soixantième tour! »

Amandine rentra au le stand. Toute l'équipe s'activait pour changer les pneus et remettre de l'essence sans perdre de temps. Harry eut le temps

de dire à Amandine qu'il ne fallait pas qu'elle revienne avant la fin car sinon elle perdrait trop de temps. Amandine lui avait répondu que c'était risqué car normalement elle s'arrêtait tous les dix tours pour changer les pneus car ils étaient usés et que pour dix-huit tours ce n'était pas sûr qu'ils tiennent aussi longtemps.

Amandine repartit du stand et accéléra, poussant sa voiture au maximum de ses possibilités, elle dépassa le brésilien et fut première, l'américain la suivait toujours mais elle ne s'en rendit pas compte . Tout le monde avait l'impression que le chinois et l'américain avaient abandonné, ils étaient à plus de cent mètres derrière le brésilien.

Il ne restait plus que cinq tours et Amandine sentit que ses pneus étaient très usés mais elle ne voulait pas décevoir ni son coach ni sa famille, alors elle continua avec ses pneus, malgré leur état. Elle commença à s'écarter un peu sur la gauche en le faisant exprès pour moins les user et c'est à ce moment-là qu'elle vit l'américain la doubler par la gauche et le choc fut inévitable !

BOUM !

La foule resta immobile, les secours arrivèrent trente secondes plus tard, tout le monde était abasourdi. Plus rien ni personne ne bougeait, le chaos avait envahi le circuit de F1 de Monaco.

La mère, le mari, le coach et l'enfant d'Amandine avaient vu ce choc, cet accident si peu descriptible. Ils étaient tous horrifiés, le petit Tom, lui ne comprenait pas ce qui arrivait mais une chose était sûre, c'était qu'il savait que sa mère était là, avec les secours, entièrement immobile.

Les pompiers laissèrent à peine le temps à Iris, la mère d'Amandine de monter dans le camion et ils partirent directement aux urgences. Harry, Luc et Tom eux n'avaient pas eu le temps de voir Amandine.

L'ambulance mit à peine cinq minutes à rejoindre les urgences. Les médecins et les infirmiers prirent le brancard en charge et l'amènèrent au bloc opératoire.

Sa mère était affolée, Iris avait surtout peur que sa fille décède comme son mari.

Cela faisait déjà quinze jours qu'Amandine était plongée dans le coma et aujourd'hui les médecins n'avaient pas de bonnes nouvelles à annoncer à la famille :

«Bonjour, messieurs-dames. Je suis le Docteur Dupond. Je ne vais pas vous mentir en vous disant que votre fille va se réveiller dans les heures qui suivent, non, je viens vous annoncer qu'Amandine n'a qu'une chance sur un million pour s'en sortir, vu la gravité de ses blessures. Donc je vous demanderais de bien vouloir aller lui dire un dernier mot, si jamais elle décède.

- D'accord, nous comprenons votre geste, mais êtes vous sûr qu'elle ne se réveillera jamais ? demanda Iris en larmes.

- Comme je vous l'ai dit madame, elle a une chance sur un million de s'en sortir, lui répéta le Docteur Dupond. Si vous voulez bien, allez la voir s'il vous plaît.»

Iris acquiesça et s'en alla avec sa famille dans la chambre de sa fille :

«Maman, je veux pas que tu partes au ciel, je t'aime beaucoup !, lui dit Tom, son fils.

- Mon amour, tu as illuminé ma vie et j'espère ne pas perdre ce rayon de soleil qui m'éclaire, je t'aime. » lui dit Luc d'une voix toute tremblante.

- Amandine, ton père était mon ami, tu es exactement la même que lui, tu es douce, gentille, agréable, toutes les qualités que les coaches rêveraient d'avoir. Tu as été l'élève modèle et sache que si tu pars, je serai toujours là pour protéger ta famille.

- Ma chérie, quand tu es née ton père et moi étions les plus heureux du monde entier, tu étais tout pour nous, quand ton père est décédé, j'étais effondrée, tu as su me remonter le moral, t'occuper de moi, me rassurer

quand j'avais peur, tu es tout pour moi, je t'aime et je t'aimerai quoi qu'il arrive, finit Iris en larmes.

- Moi aussi je vous aime. »

Amandine venait de se réveiller après quinze jours de coma, personne n'en revenait, elle s'était bien réveillée, même le docteur et les infirmiers n'en revenaient pas. Comment avait-elle pu ? Toute la famille d'Amandine était soulagée de la voir enfin sortie de ce profond sommeil. Ils étaient tous émus et pleuraient de joie, mais Amandine savait ce qui s'était passé et elle se dit qu'elle devait gagner ce prix quoi qu'il advienne.

* * *

Cela faisait déjà deux ans qu'Amandine était sortie du coma, elle avait fait un an et demi de rééducation et aujourd'hui elle concourait pour un nouveau prix. Elle attendait cette journée de puis le jour où elle s'était réveillée. « Je dois le gagner celui-là ! » s'était-elle dit avant de commencer les soixante-dix-huit tours de ce nouveau prix à Monaco.

« Aujourd'hui c'est ton jour, tu le fais comme tu te le sens, et tu t'arrêtes tous les dix tours au stand ! Allez bonne course, lui dit Harry.

- Oui, ne t'inquiète pas je ne referai pas la même erreur deux fois !
Répondit Amandine. »

* * *

« Nous en sommes au dernier tour de ce prix de F1 et Amandine la monégasque est en tête avec cent mètres d'avance sur les autres concurrents. On dirait bien qu'elle va gagner ! Elle n'est plus qu'à trente mètres, dix mètres et elle gagne ! C'est une explosion de joie pour tous ses supporters, sa famille et surtout pour elle. » finit de raconter le commentateur.

Amandine gagna ce prix et quatre autres années consécutivement. Puis, elle arrêtera sa passion pour se consacrer à sa famille, à ses amis et surtout à son fils Tom et son mari Luc.

Jeanne Carrié, 4^è2

J'ai changé...

De la sueur perlait sur son front, Marion travaillait dur depuis que ses parents la soutenaient entièrement. Depuis qu'elle avait 16 ans, elle était championne d'escrime de sa région. Son coach lui répétait « Si tu travailles dur, on viendra te voir aux jeux olympiques, beaucoup de gens sauront qui tu es. Courage, tu es sur la bonne voie ». Mais elle se disait « je dois tout de suite revenir dans le combat : tu penseras à cela plus tard... »

En effet les minutes passaient et Marion était menée, elle jeta un regard en direction de ses parents : Louise, Tom et son coach : Benoit, elle vit tout de suite qu'ils étaient anxieux. Benoit lui fit signe qu'elle pouvait encore gagner quand une attaque feintée l'atteignit au ventre : elle eut le souffle coupé pendant quelques secondes qu'elle trouva interminables. Elle se reconcentra tout de suite ; elle attaqua, en chassant la lame de son ennemie comme son mentor lui avait enseigné mais comme cette attaque ne marchait pas, Marion parait, esquiva les attaques de son adversaire impitoyable. Son score remontait mais maintenant son pire ennemi était le temps : elle ne savait pas si elle avait suffisamment de temps pour gagner. Son entraîneur lui répétait « quand tu domines mentalement ton adversaire, quand tu remontes dans le score et qu'au contraire lui n'arrive plus à te toucher : met fin au combat le plus vite possible »

Grâce à beaucoup de concentration, à la dernière minute, Marion était à égalité avec son concurrent. Elle avait une formidable idée pour en finir avec cet affrontement sans merci. Une botte qu'elle avait inventée : elle consistait à provoquer l'adversaire à faire un coup droit (c'est une attaque banale, pour les débutants, avait dit un jour son mentor) d'esquiver l'attaque puis de faire un pas en avant pour faire reculer son adversaire qui sortira de la « zone de combat » qui fera gagner le point à Marion.

Elle exécuta cette attaque, baissa sa garde, l'adversaire entreprit d'attaquer d'un coup droit qu'elle para très facilement puis avança vers son ennemi, qui se sentant en danger d'être aussi proche de Marion, recula sans voir qu'il se précipitait hors de la zone de combat...

« Tu t'es bien battue ! Sur le banc, nous ne nous sommes pas

ennuyés ! » Lui disait Louise, sa mère, quand Marion sortait avec ses parents du stade où elle avait durement dû remettre son titre en jeu.

-« Oui, mais je me suis laissée déconcentrer, cela m'aurait fait perdre mon titre ! disait Marion pour répondre à Louise.

-Je suis d'accord, mais c'est pour cela que tu étais géniale ! Quand on sera dans la voiture, je te montrerai les photos déclara Tom

-Et Benoit, il m'a trouvé comment ?

-je n'ai pas pu le voir il te le dira à l'entraînement... Demain, je t'emmène faire les magasins, tu achèteras ce que tu veux, proposa Tom.

-D'accord, dit Marion qui ne put retenir un sourire de satisfaction ...

Pour la première fois depuis longtemps, Marion pensa à autre chose que l'entraînement elle était plutôt concentrée sur l'achat de ses futurs vêtements. Elle sortit d'un magasin, contente de ses achats, elle ne fit pas attention au camion qui fonça droit vers elle, lorsqu'elle traversa la route. Tout se passa très vite, avant le choc brutal de la ferraille contre sa chair fragile et elle eut le temps de voir l'état de choc des passants dans la rue, certains criaient, d'autres couraient dans tous les sens, certains restaient immobiles comme hypnotisés par un spectacle fascinant qui fut le corps de Marion volant comme un vulgaire pantin au dessus du camion et qui alla s'écraser quelque mètres plus loin...

Puis le noir, impossible à décrire, Marion ne savait pas si elle fut encore vivante. A ce moment, elle se mit à se poser plein de questions mes parents, mes amis, mon coach est-ce qu'ils me regrettent, sont-ils tristes, ou même sont-ils venus à son enterrement se demanda-t-elle. Elle donnerait tellement de choses pour tous les serrer dans ses bras. Puis l'obscurité et le silence.

Bip.

Elle était sur le dos, les bras en croix, le regard perdu dans les ténèbres. Elle ne parvenait pas à bouger. Elle avait du mal à respirer.

Bip.

Où était-elle ? Aucune idée. Est-ce que c'est ça la mort ? Non, la mort c'est l'absence total de sensation, or elle avait mal.

Bip. Bip.

Quand elle était petite, Marion faisait ce genre de cauchemar. C'était la nuit. Marion tombait dans un étang en fuyant des monstres. Elle appelait au secours, ses poumons se remplissaient d'eau. Elle suffoquait. Elle se redressait dans son lit et hurlait.

Bip. Bip. Bip.

Sauf que là Marion n'arrivait pas à ouvrir la bouche.

Biiiiiiiiiiip.

-Marion ?

Ses yeux s'ouvrent lourdement. La lumière l'aveugle et la blesse.

-La lumière ! Baissez la lumière, bon sang !

La pénombre revint, elle parvint à tourner légèrement la tête sur le côté. Elle vit sa main, une aiguille plantée dans son bras. Elle fit un effort gigantesque pour relever sa tête, regarda autour d'elle.

Marion était dans un lit. Un lit blanc.

Elle pensa : « je suis dans une chambre d'hôpital ».

Pendant les jours qui suivirent son réveil, on lui répéta quelle avait eu beaucoup de chance, elle aurait pu mourir, elle devait s'estimer heureuse d'être dans ce lit d'hôpital. Un matin elle se réveilla avec une personne qui lui tenait la main. Cette main elle la connaissait, c'était celle de sa mère qui attendait son réveil. Elles se regardèrent, et puis tombaient en larmes toutes les deux. Marion ne pouvait pas se lever mais sa mère se rapprochait et la prit dans ses bras. Quand elles furent calmées sa mère prit la parole :

-J'ai eu tellement peur que tu ne nous sois pas rendu, ton père n'as pas pu venir car il travaille mais il sait que tu t'es réveillée. Le jour de l'accident, il tapait sur les murs, il était en pleurs, tu ne peux pas savoir comment il s'en voulait de ne pas t'avoir mieux protégée ce jour-là.

-Moi aussi j'ai eu peur de ne pas me réveiller, mon dernier souvenir remonte à la compétition la veille de l'accident, parvint à dire Marion entre deux sanglots.

-Tu dois être forte ma fille, ce que j'ai à te dire va changer notre vie et plus particulièrement la tienne. Je suis désolée Marion, les médecins ont

tout fait pour te sauver, tu dois savoir, tu es- une miraculée...mais les médecins...

Louise, sur le choc, n'arrivait plus à parler.

-Oui maman, qu'est-ce qu'il y a ?

Louise prit une grande respiration :

-Les médecins n'ont pas réussi à sauver ta jambe gauche...

Marion coupa sa mère, Louise sortit de la chambre en pleurant, pour elle c'était impossible entendre sa fille se débattre criant :

-NON. Ce n'est pas possible. NON, NON !!!

« Je vous haie, tous, vous les médecins, je ne pourrai plus jamais remarcher, vous entendez, JAMAIS !!! »

Marion était calmée mais désespérée. Elle avait eu le temps d'intérioriser sa colère. Et avec un grand effort de maturité, de comprendre que les médecins n'avaient pas eu le choix. On l'avait transférée des soins intensifs à la rééducation. Un rééducateur lui avait même dit qu'elle serait bientôt prête et capable de remarcher avec une jambe et des béquilles.

Beaucoup de temps passa. Elle reprit les cours avec son coach qui lui essaya de lui réapprendre à faire de l'escrime mais la tâche n'était pas facile avec des béquilles.

-Si tu veux être prête pour remettre ton titre en jeu, il te faudra énormément de courage.

-J'essaye, et puis de toute façon le championnat est dans six mois ! Impossible de jouer avec un fleuret dans une main et dans l'autre ma béquille.

-Oui, tu pourrais peut-être envisager une prothèse avec l'avis des médecins et de tes parents.

Marion soudain se sentit bête: pourquoi ne pas en avoir eu l'idée plus tôt

Benoit avait dit vrai : peu de temps après lui en avoir parlé, son entraîneur

avait eu un rendez-vous et le médecin avait été favorable à cette idée. Marion trouva que le temps passa vite, maintenant un bout d'acier et de plastique remplaçait sa jambe.

Cette prothèse lui fit un peu mal au début mais très vite Marion se sentit de nouveau invincible sur une piste d'escrime. Tom et Louise étaient stupéfaits de la voir se reprendre en main aussi vite, ils savaient que Marion s'était remise à l'escrime pour prendre sa revanche sur elle-même. Elle avait encore une lueur d'espoir pour participer aux jeux olympiques.

Encore une fois, Marion fut dominée...pas comme la dernière fois ou elle n'était pas concentrée. Non cette fois-ci son adversaire était plus fort. Même à travers le masque de protection de son adversaire Marion sentait qu'elle avait perdu d'avance. Pendant la pause son coach lui dit de continuer à résister, qu'elle avait encore une chance de gagner le Son adversaire, surnommé l'Aiguille, était très forte, elle avait tout pour réussir dans les championnats du monde et remporter de grandes victoires. Les paroles de Benoit redonnèrent espoir. Et savait qu'elle seule pourrait l'arrêter dans ses victoires.

Mais malgré les efforts gigantesques de Marion pour contrer les attaques incessantes de l'Aiguille, à trente secondes de la fin du match elle était toujours menée au score. C'est à ce moment qu'elle découvrit le seul défaut d'Aiguille, ses attaques étaient d'une force inouïes, ses parades aussi : impossible de la toucher à moins d'exécuter une attaque complexe qui demandait de plus en plus d'effort et de concentration à Marion. L'Aiguille était lente mener ses attaques à bien.

Marion le comprit dans les dix dernières secondes, rassemblant ses des dernières forces, mais elle était au bord de s'écrouler de fatigue.

Elle exécuta sa dernière attaque avec une force titanesque, sous le choc, l'Aiguille para mais fut déstabilisée par l'attaque de Marion, elle vacilla, ce qui laissa le temps à Marion d'entortiller sa lame avec celle de l'adversaire, l'épée de l'Aiguille décolla et atterrit quelques mètres plus loin.

Marion garda sa joie pour elle-même: comme tous les escrimeurs, Marion et son redoutable adversaire savaient qu'un désarmement était une défaite instantanée. Quand elles retirèrent leurs masques, Marion ne

pouvait que distinguer l'angoisse qui se lisait dans les yeux de l'Aiguille. Celle-ci avait de longs cheveux bruns, des yeux noirs. Elle était assez petite mais Marion avait pu constater par elle-même que c'était une adversaire très agile et trapue. Les deux combattantes attendirent la délibération du jury qui était en grande discussion...

Les minutes passèrent, puis un juré prit la parole, Marion vit le visage de l'Aiguille se crispier.

« Après de longues discussions, nous avons réussi à nous mettre d'accord. Cet affrontement était très prenant à regarder: pour la première fois, la championne en titre était menée. Puis quand tout était perdu pour Marion, elle réalisa un acte très impressionnant relevant d'une maîtrise complète de l'escrime. »

Ces mots venaient du juré, ses paroles touchèrent Marion : pour elle c'était une grande reconnaissance d'entendre cela après une période très difficile pour elle et sa famille. Dans le gymnase, un silence de cathédrale régna. Puis, le juré se remit à parler :

«C'est pour cela que nous avons décidé d'accorder la victoire à Marion, mais nous encourageons son adversaire à redoubler d'efforts pour se surpasser l'année prochaine ! »

Aussitôt qu'il termina sa phrase un tonnerre d'applaudissement se fit entendre. Marion serra la main de son adversaire qui la félicita, et lui dit que très peu de personnes remontaient la pente après un drame pareil.

Marion avait l'étrange impression que ce ne serait pas la dernière fois qu'elle rencontrerait l'Aiguille...

Puis, Marion se dirigea vers son entraîneur qui parlait avec une personne qu'elle n'avait jamais vu. Benoit mit fin à la conversation, se dirigea vers Marion et lui annonça :

« -J'ai une très grande nouvelle à t'annoncer, je discutais avec un des plus grand manager de sport au monde. Ce manager pense comme moi : que tu as une carrière très prometteuse. Il te veut dans l'équipe de France des JO de Rio de Janeiro !!!

Marion ne comprit pas tout de suite ce que voulait dire Benoit.

-C'est très gentil de sa part, mais c'est une place de spectateur ?

-Non, Marion, en tant que compétitrice !!! »

Lenhardt Julien, 4è2

L' appel d'urgence

C'était un matin d'hiver où le soleil brillait. Il faisait frais et la nature avait perdu toutes ses couleurs. La neige pesait sur les arbres. Faustine, une brave montagnarde à la fois ravissante et musclée avait 22 ans et adorait son travail : elle était guide de montagne. Ils n'étaient que deux à faire ce métier : elle et François, dans un petit village perdu au fin fond de la montagne. Elle aimait ce métier car elle avait une passion pour les hélicoptères, mais malheureusement, elle était encore trop jeune pour en conduire un. Ce matin là, François dit à Faustine : '' Est-ce que tu pourrais te passer de mon aide durant deux semaines, car ma mère est malade ? '' Elle lui répondit que cela ne la dérangeait pas puisque dans ce petit village il n'y avait jamais de problèmes. Le lendemain, alors que François était parti, Faustine attendait que quelqu'un ait besoin d'elle.

Une semaine déjà était passée et elle gérait son travail à merveille. Mais soudain, alors qu'elle pensait aux hélicoptères, un appel d'urgence retentit, elle courut et décrocha le téléphone.

« - Allô ?

- Bonjour, je suis le directeur des guides de montagne et je lance un appel au secours. Je signale un accident grave dans les environs de votre village. Deux jeunes garçon de dix-huit ans sont coincés dans une avalanche. Le seul moyen d'y accéder est par hélicoptère. Comme votre collègue a dû s'absenter, je vous autorise à conduire l'hélicoptère.

Vous en sentez- vous capable ?

- Je ne sais pas... Pensez-vous que je puisse y arriver ?

- Ecoutez-moi et ne paniquez pas, François vous a montré comment faire durant ces deux dernières années. Alors faites-vous confiance et allez-y, le temps est compté. »

Faustine ne savait pas trop quoi faire, et se demandait si elle en était capable. Elle repensa aux deux garçons et sans réfléchir alla

chercher son équipement. Elle prit des couvertures, des lampes de poches, une corde, un manteau très chaud, un émetteur... Puis elle alla vérifier que toutes les commandes de l'engin fonctionnaient, pour s'assurer qu'elle n'eût aucun problème.

La nuit tombait déjà et le vent soufflait. Malheureusement, ce vent apportait des nuages noirs. Ils étaient très épais et semblaient lourds. Pour son premier vol en hélicoptère, il fallait qu'une tempête de neige se prépare! Faustine était de plus en plus inquiète, mais ne reculait devant rien, surtout quand des vies étaient en jeu. D'après sa connaissance des lieux, elle se doutait bien de l'endroit où l'avalanche s'était produite, un endroit tellement dangereux qu'elle risquait sa vie à s'y aventurer. Elle prit une carte pour se guider et remarqua un passage étroit avec de gros rochers de chaque côté qui l'empêcherait de passer si le vent soufflait trop fort.

Quand elle fut assise côté pilote, elle pensa à François et inspira un grand coup. Elle démarra l'hélicoptère et décolla. Le vent soufflait de plus en plus fort et secouait l'appareil. Elle repéra le passage étroit et paniqua. Faustine immobilisa son hélicoptère et se concentra. La neige commença à tomber et elle y voyait de moins en moins. Le ciel était couvert et la lune cachée. Seuls les phares de son hélicoptère lui permettaient d'y voir. Elle avançait prudemment et se rapprochait dangereusement des parois rocheuses. Maintenant qu'elle s'était engagée, elle ne pouvait plus reculer. L'hélicoptère se balançait plus violemment encore et la neige tombait de plus belle. Elle réussit à franchir une partie du passage sans trop de problème mais cela s'annonçait plus rude pour la seconde partie car la neige pesait sur les hélices de l'hélicoptère. Elle savait qu'elle mettait sa vie en danger mais ne recula pas. Elle fit avancer l'appareil tant bien que mal à travers la neige et finit par atteindre l'autre côté. Son aventure n'était tout de même pas encore terminée : la neige était de plus en plus épaisse et coupait la visibilité. Le danger était partout autour d'elle. L'hélicoptère se refroidissait, ce qui pouvait gravement l'endommager. Elle était épuisée par ce qu'elle vivait et pour la première fois avait peur. Une peur de la mort qu'elle n'avait jamais ressenti auparavant. Peur de risquer sa vie pour en sauver

d'autres.

Elle aperçut quelque chose au loin qui lui redonna espoir et confiance. Une épaisse couche de neige qui ressemblait à celle d'une avalanche. Elle fit accélérer l'hélicoptère et se dirigea vers la masse de neigeuse. Elle se précipita à tel point qu'elle en oublia tout obstacle. Soudain l'engin s'arrêta net et le choc la fit sursauter. Elle volait trop bas et s'accrocha à un sapin. Elle se croyait perdue lorsqu'elle se rappela qu'elle avait pris une lourde corde qui pouvait l'aider. Elle ouvrit le coffre de rangement, prit la corde et l'enroula. Elle ouvrit la porte, se cramponna au siège et jeta la corde en visant la branche du sapin qui l'empêchait d'avancer. La branche se brisa sous le poids de la corde et Faustine était soulagée. Elle arriva à l'avalanche, fit descendre l'hélicoptère et se posa. La neige commençait à faire une couche supplémentaire et étouffer les deux garçons, il fallait qu'elle se dépêche. Elle prit une lampe de poche pour s'éclairer, l'émetteur et mit son manteau. Elle sortit et se dirigea pas à pas sur la neige fragile. Mis à part le vent qui sifflait dans la forêt tout était calme et silencieux. Elle alluma l'émetteur et le balança de droite à gauche. Elle cherchait quelqu'un d'encore vivant mais rien ne bougeait. Tout à coup, l'émetteur émit un petit tintement. Elle prit la pelle et commença à creuser. Elle était épuisée et commença à douter de l'émetteur. Faustine aurait baissé les bras si elle n'avait pas découvert l'écharpe d'une des deux victimes. Elle força comme elle n'avait jamais forcé et découvrit une paire de lunettes. Au bout de quelques minutes, elle vit un corps et le sortit de la glace. Elle l'enveloppa dans une couverture de sorte à ce qu'il se réchauffe. Le garçon mit du temps à se remettre de ses émotions.

« - Est-ce que vous allez assez bien pour marcher jusqu'à l'hélicoptère ?

-... Je pense que oui mais aidez-moi à me relever s'il vous plaît, j'ai les muscles encore engourdis.

- Bien sûr, mais surtout n'ayez pas peur et avancez droit sur l'appareil, montez-y dedans. Je vais voir si je trouve votre ami. »

Elle le releva et il s'en alla. Faustine chercha ensuite durant environ cinq minutes puis entendit : ''Au secours ! Aidez-moi, je vous en

supplie !''

Elle suivit le son de la voix qui semblait être la voix de l'autre garçon et arriva dans la forêt. Elle vit le jeune homme coincée en haut d'un arbre. Faustine trembla de tout son corps car elle se rappela qu'elle avait déjà utilisé la corde. Elle dit:

« - Avez-vous mal quelque part?

-Oui, j'ai affreusement mal aux bras, je ne peux plus bouger ! »

Faustine était terriblement angoissée, elle n'avait plus de matériel à disposition pour le sauver. Suite à l'avalanche, le jeune homme avait été projeté à environ trois mètres du sol sur un sapin. Elle ne pouvait pas monter sur l'arbre car il avait été fragilisé par l'avalanche et risquer de se casser sous son poids. Faustine ne savait plus quoi faire, elle était terrorisée.

Il neigeait toujours aussi fort et l'arbre disparaissait peu à peu sous la neige. Après un quart d'heure d'attente, elle revint à l'hélicoptère et regarda s'il n'y avait pas quelque chose qui pourrait l'aider. Elle repéra la radio, l'alluma et dit:

« - Tour de contrôle répondait, ici Faustine.

- Ici la tour de contrôle nous vous écoutons.

- J'ai sauvé l'une des deux victimes mais l'autre est coincée dans un arbre à plus de trois mètres de haut. Je n'ai aucun matériel pour le sauver, et la neige qui continue à tomber en grande quantités va bientôt ensevelir mon hélicoptère dans lequel l'autre garçon s'est réfugié.

- La situation est bien plus grave que vous le pensiez car la neige qui tombe pourrait créer une seconde avalanche et vous emporter vous et les victimes.

- Je comprends la situation, mais que faire ?

- Le directeur est parmi nous et aimerait vous parler.

- Vous devez vous sortir de cet endroit avant que la neige vous emporte! Oubliez celui qui est dans l'arbre et revenez vivante avec l'autre.

- Vous êtes fou ! Jamais je ne pourrais le laisser ! Surtout quand je sais qu'il est encore vivant.

- Faites ce que je vous dis, c'est très important.

- Mais...

- Il n'y a pas de ''mais'' qui tiennent ! lui coupa le directeur. »

Ils raccrochèrent tous les deux. Faustine était déboussolée, elle était perdue. Elle décida de revenir au pied de l'arbre. Mais lorsqu'elle leva les yeux pour voir comment allait le jeune homme, il n'était plus là. Elle regarda autour d'elle et le vit allongé par terre complètement immobile. Elle le rejoignit et le secoua mais il ne bougeait plus. Faustine déposa son doigt contre le cou du garçon avec un peu d'espoir mais son cœur ne battait plus. Elle était à la fois triste car elle l'avait vu vivant et qu'elle aurait pu le sauver si elle avait eu la corde mais elle était aussi soulagée de ne pas à avoir à l'abandonner. Elle retourna à l'hélicoptère, vit que les hélices de l'appareil étaient complètement gelées et qu'il fallait qu'elle les dégèle avant de repartir. Elle prit un bout de bois et le frotta contre la glace. Les hélices dégivrées, elle monta dans la cabine, vit que le garçon s'était endormi et décolla. Elle fit le même trajet qu'à l'allée et se retrouva à nouveau face au passage étroit. Le vent s'était calmé et la neige devenait de plus en plus fine. Elle ne mit pas plus d'une minute à traverser et aperçut le village. Ils se posèrent et allèrent tous les deux dans sa voiture pour qu'elle le conduise chez le seul médecin du village. Elle le réveilla d'un coup de sonnette. Le médecin hébergea le jeune homme qui ne croyait toujours pas à la mort de son ami. La nuit avait été très mouvementée et Faustine était encore très nerveuse.

Le lendemain, elle alla rendre visite au jeune homme qui se portaient plutôt bien après ce qui lui était arrivé. Avant qu'elle reparte, il la remercia et Faustine retourna chez elle.

Une partie de l'hiver passa et la fin de l'année approchait. Faustine reçut un coup de téléphone :

« - Allô Faustine, c'est le directeur ! Je vous convoque pour le grand prix des guides de montagne qui se déroulera dimanche à 14h. Voilà maintenant deux ans que vous travaillez et vous avez le droit de recevoir un prix qu'il soit important ou pas. Je compte sur vous pour prévenir François de la nouvelle, cela m'évitera de l'appeler.

- Ne vous inquiétez pas, je le lui dirai. A dimanche !

- A la prochaine ! »

Elle courut chez François qui lui dit qu'il passerait la prendre à 13h30.

La semaine passa et le dimanche arriva. Ils allèrent au grand prix tout en discutant. Ils prirent place et patientèrent. Le directeur commença à parler :

« Aujourd'hui nous sommes rassemblés pour le grand prix des guides de montagne.

Je vais commencer par les plus petits prix. »

Le directeur passait de prix en prix et jamais le nom de Faustine ne se fit entendre. Elle se disait que se serait peut-être pour l'année prochaine et applaudissait les gagnants.

Le directeur avançait de plus en plus vers le prix du meilleur guide de montagne et Faustine espérait que François l'obtienne. Elle croisait les doigts. Le directeur dit :

« Celui... ou celle qui a remporté le prix du meilleur guide de montagne cette année a fait preuve d'un immense courage, de force et d'intelligence. Cette personne a le mérite de remporter ce prix. Alors je le décerne à... Faustine !

Elle n'en revenait pas, émue elle monta sur la scène, prit la coupe et remercia le directeur qui lui dit :

« C'est moi qui vous remercie ! »

Elle fut applaudie et acclamée. Les mois passèrent et Faustine reprit sa vie normale mais elle n'oubliera jamais ce qu'elle fit la nuit du drame.

Virginie Rouquet, 4è2

« L'argent m'a tué »

Axel Rosat était un jeune garçon marié issu d'une famille extrêmement riche, la plus riche de France. Il était marié avec Aurore, infirmière. Ils vivaient grâce à l'argent que leur fournissait la mère d'Axel. Cette dernière vivait dans un petit appartement, afin d'économiser de l'argent pour son fils. Axel venait la voir deux fois par semaine pour s'occuper d'elle, il l'aimait beaucoup.

Mais, un beau jour, alors qu'Axel rendait visite à sa mère, il la vit en bas des escaliers, morte.

« Elle a fait un malaise, elle n'a pas pris les bons médicaments, et s'est cognée en tombant dans les escaliers. Désolé... » avait dit le médecin-légiste.

Bien évidemment, Axel était dévasté, et sa femme n'arrivait pas à le consoler. Puis, dans les jours qui suivirent, il rencontra le notaire qui lui annonça une nouvelle : sa mère lui léguait toute sa fortune et tous ses biens. Sa femme et lui pouvaient enfin profiter de la vie. Cela ne l'empêchait pas d'être triste, mais il l'était un peu moins.

Une fois le notaire parti, ils s'embrassèrent et allèrent se coucher, sans dîner...

Le lendemain, Axel s'était réveillé plus tôt que d'habitude. Même s'il ne travaillait pas – il n'en avait plus besoin maintenant – il pouvait gagner plus d'argent. Comment ? En jouant aux paris hippiques et au poker !

Il s'habilla rapidement et alla aux champs de courses. Il paria une énorme somme, 100 000 euros, et perdit. Tant pis, il lui restait le poker. Là, il paria une plus petite somme, mais perdit quand même. Mais il se disait « je vais les regagner ! ». Et il continuait de jouer...

Quand il rentra chez lui, la lumière qui était jusqu'alors éteinte, s'alluma d'un coup.

« Je peux savoir où tu étais ? lui demanda sa femme hystérique assise sur un fauteuil. J'ai essayé de te joindre toute la journée et il est deux heures du matin !

- Je... J'étais avec des amis.

- C'est ça, dis-le que tu me trompes !

- Mais je ne t'ai jamais trompé... Je...

- C'est quoi alors ?

- J'ai joué à des paris hippiques et au poker.

- Toute la journée ?

- Oui... »

Sa femme se calma et reprit sur un ton plus posé :

- »Et tu as gagné combien ?

- J'ai perdu un million... »

Sa femme ouvrit de grands yeux et redevint hystérique. Elle hurla :

« Un million ? On a perdu un million ? Mais ma parole, tu es fou ! Tu ne reviendras jamais là-bas.

- Mais je vais les regagner, ne t'inquiète pas !

- Les regagner ? Non mais c'est quoi ton problème ? On a perdu un million ! On ne va jamais les regagner, t'es fou !

- Arrête...

- De quoi « arrête », reprit sa femme de plus belle. J'arrête rien, c'est toi qui va tout arrêter ! »

Mais Axel, dans un moment de folie, prit une petite statuette et la jeta sur sa femme qui tomba sur le tapis.

« Aurore, relève-toi s'il te plaît... Aurore ? »

Il prit son pouls et se releva abasourdi. Il s'assit sur le fauteuil sur lequel sa femme l'attendait tout à l'heure et se mit à crier de nombreuses injures. Puis, il reprit ses esprits.

Il se leva, mit des gants, lava la statuette, la rangea, déplaça le corps. « Ah oui, c'est vrai, il y a une grande rivière derrière la maison » pensa-t-il. Hop, ni vu ni connu, le corps disparaît dans l'eau... Il ne serait jamais trouvé et Axel ne serait jamais arrêté ! Quel plan de génie...

Mais malgré cela, le lendemain Axel était détruit. Il ne parlait plus, ne mangeait plus. Il se levait juste pour aller boire.

Une semaine était passée depuis le drame. Axel était ruiné. Quelques jours suivant la mort de sa femme, en plus des jeux, il s'était mis à boire. On l'avait même trouvé en train de dormir à dix kilomètres de chez lui par terre, au bord de la route. Il faisait la une des journaux, car après tout, la fortune de la famille la plus riche de France s'était envolée, et Axel était devenu un ivrogne. Personne ne voudrait de lui, cette image lui collant à la peau. Et puis, sa mère avait gagné l'argent en vendant l'entreprise, il ne pouvait plus reprendre ce poste ! Mais lui vint alors une idée... La drogue... C'était sa seule solution. L'un de ses anciens amis était devenu dealer, il pouvait faire des affaires avec lui. Il alla le trouver.

« Tiens, Alex, comment ça va ? »

- J'suis ruiné...

- Je sais pas comment t'as fait pour claquer cette fortune... s'interrogea-t-il.

- La boisson et les jeux. Les autres, ils ont dû se régaler, quand même...

- Tu m'étonnes. Bon, et pourquoi tu veux me voir ?

- Je veux vendre de la drogue, histoire de me faire un peu d'argent.

- Tu veux vendre de la drogue, hein ? Cela tombe bien, j'avais besoin d'un coup de main. Prends cette liste. Tu dois trouver ces gens à l'heure et aux lieux indiqués, d'accord ? Voilà le matos. Mais ne sois pas en retard, 'sont des durs à cuire... Tu reviendras me voir ici après, d'accord ? J'ai des problèmes à régler en attendant. »

Et Axel partit.

« Merci frère. Les gars, donnez-lui l'argent ! »

Et les gens accompagnant le dernier client donnèrent à Axel une mallette remplie de billets. Il y rangea l'argent des autres clients et il partit. Enfin ! C'était le dernier client, et ce n'était pas pour lui déplaire. Certains faisaient vraiment peur. Mais, alors qu'il ne s'y attendait pas, deux personnes sortirent rapidement d'une voiture braquant sur lui un pistolet.

- Police ! Vous êtes arrêté pour trafic de drogue, tout ce que vous pouvez dire sera retenu contre vous! »

Axel était abasourdi. Il n'y croyait pas. Arrêté... Lui...

Une fois dans le bureau de l'inspecteur, qui le reconnut aussitôt, il avoua tout, le meurtre de sa femme mais également le nom de ses clients et de son fournisseur.

- Hmm... Vous risquez gros... Si vous voulez alléger votre peine, il va falloir nous aider à arrêter votre ami...

Axel était d'accord. Il envoya un SMS à son ami pour dire qu'il arrivait et se dépêcha d'aller au point de rendez-vous, suivi discrètement de très près par les policiers. Une fois arrivé, il rejoignit son ami et lui donna la mallette.

- Tu sais, Axel... Mon client n'était pas tout à fait parti. Il t'a regardé te faire arrêter. Et j'ai compris que tu voulais me faire arrêter quand tu as envoyé le SMS. Désolé...

Il sortit un pistolet de sa poche, mais les policiers tirèrent sur lui et il fut tué sous l'impact des balles... Mais c'était trop tard, il avait déjà tiré sur Axel qui avait dit en mourant : « L'argent m'a tué... ».

Théo Miralles, 4è5

On dit que l'espoir fait vivre

Ed était un jeune adolescent de 15 ans. Il habitait avec ses parents à Volotchanka en Suède. Il était doué et brillant à l'école. Il avait beaucoup d'amis. Mais, derrière cette belle vie, ses parents se battaient pour ne pas tomber dans la misère. Pour eux, la vie était dure et l'argent manquait parfois. Malgré cela Tricia et César avaient toujours réussi à donner leur fils tout ce dont il avait besoin. Ils habitaient dans une petite et vieille maison non loin du centre de la ville. Ed subissait parfois les moqueries de certaines personnes qui ne l'aimaient pas au collège. Mais il relevait toujours la tête et ne se laissait pas abattre ; il disait que même si des personnes étaient assez stupides pour se moquer de lui, il était trop intelligent pour se moquer d'eux. Il adorait la musique, il en écoutait tout le temps, et, même s'il n'avait pas assez d'argent pour acheter les derniers albums des artistes à la mode, il arrivait toujours à récupérer les vieux CD d'un petit magasin. Il connaissait les grands classiques sur le bout des doigts. Un jour, en se promenant avec des amis, il passa devant un magasin de musique. Et là, le coup de cœur, une magnifique guitare acoustique était exposée en vitrine.

Pendant des mois, il la réclamait à ses parents.

« S'il vous plaît, j'ai jamais autant eu envie de quelque chose. Vous aviez dit qu'il fallait que je développe un peu plus ma créativité, cette guitare est parfaite ! », répétait-il souvent. Un instrument à mon âge, ce serait tellement bien ! Tout le monde sait jouer d'au moins un instrument au collège, et moi ? Aucun ! »

En vain. Puis arrivèrent les grands froids, le mois de décembre et Noël. Il passa un bon réveillon avec ses parents, minuit approchait à grands pas, Ed, qui se doutait qu'il n'allait rien trouver sous le sapin alla quand même se coucher comme tous les enfants, même s'il était trop grand pour croire au père Noël. Puis ses parents, avec fierté, partirent dans la cave et prirent une grande boîte qu'ils allèrent poser sous l'arbre de Noël. Ed, qui descendit les escaliers le lendemain matin, resta bouche bée à la vue d'un aussi gros cadeau sous le sapin et ne sut comment réagir. La joie l'envahissait. Il alla chercher ses parents et leurs demanda de descendre. Il savoura chaque seconde de suspense, que pouvait-il y avoir dans le paquet ? Puis, il commença à apercevoir une housse et reconnu la forme. D'un coup il sauta, fit un câlin à ses parents et cria « C'est pas un rêve ! Le plus beau Noël de ma vie ! ».

Le matin de la rentrée arriva. Comme d'habitude, il retrouva ses meilleurs amis pour le trajet. Arrivé au collège, tout le monde posa la même question : « T'as eu quoi pour Noël ? ». Fier, il annonça qu'il avait eu une guitare. Le mercredi suivant, il vit Simeon, un vieillard qui habitait non loin de chez lui, et ce-dernier su à son tour ce qu'avait eu Ed pour Noël. Mais, ce à quoi ne s'attendait pas Ed, c'est que Simeon lui propose des cours de musique. Le

jeune garçon n'hésita pas une seconde. Tous les mercredis Ed retrouvait Simeon, ils se donnaient tout deux à fond pour la réussite de leur projet, Ed travaillait la musique avec une grande assiduité. De plus en plus de personnes étaient au courant et son nom commençait à être connu, Ed pouvait compter sur le soutien de beaucoup de personnes. Volotchanka étant une petite ville, tout le monde était au courant d'une nouvelle en peu de temps et c'est de cette façon que Jesy fut au courant.

Jesy, c'était en quelques sortes la « star » de Volotchanka, elle était le talent sur lequel il fallait miser. Au courant elle décida d'aller voir Ed et de lui faire comprendre qu'il ne valait mieux pas se retrouver sur son chemin ; mais, Ed n'était pas du genre à se laisser faire et surtout par une fille.

« J'ai appris que tu étais doué, j'ai mis du temps à me faire connaître ! Je ne laisserai personne gâcher mon rêve !

-J'essaye moi aussi de réaliser mon rêve, mais je pense qu'on a tous les deux le même ... » répliqua-t-il avec conviction.

-Je veux bien te croire mais sache que ce n'est pas toujours facile ! »

Leur conversation dura une quinzaine de minutes et Jesy partit relativement moins énervée que lorsqu'elle était arrivée.

Trois semaines plus tard, plus de nouvelles de Jesy puis, un mercredi après-midi, elle vint chez Simeon. Ayant conscience qu'il volait un peu la vedette à Jesy, Ed n'envenimait pas les choses. Contrairement à ses attentes, Jesy arriva avec le sourire et venait en amie, et cela ne déplaisait pas à Ed. Une discussion interminable débuta, et, une amitié se noua. Tous les mercredis sans exceptions, ils se retrouvèrent chez Simeon. Même s'ils le niaient, la relation d'Ed et Jesy était plus que de l'amitié et cela se confirmait de semaines en semaines. A présent cela était sûr, Jesy et Ed formaient un magnifique couple. Les deux adolescents aimaient faire de la musique ensemble. Jesy eut l'idée avec un grand I. « Pourquoi ne formerions nous pas un duo ? » Cette proposition plut tout de suite à Ed et ils devinrent les talents de Volotchanka.

Sa réussite prouva à toutes ces personnes qui se moquaient de lui, qu'il ne faut pas forcément des millions pour réussir, mais, qu'il faut en avoir la volonté.

Léa Carpino 4è2

Quatre-vingt dix-neuf et un pourcent de chance

I

-Donc vous venez de finir vos études de commerce, dans une grande école qui plus est, pas mal du tout Mr. Lucas. Vous avez donc 25 ans, vous habitez à Marseille, près d'un port, bonne initiative, et vous voulez commencer comme salarié en bureau. J'étais sûr de moi, comme d'habitude. D'après les statistiques que je connaissais, la tenue que je portais renforcerait mes chances qui étaient de 99% déjà. Mes cheveux noirs lisses en arrière, les yeux verts et son nouveau costard. Avec un bac plus six, plusieurs boulots mener à bien en une année et jamais aucun problèmes, il n'y avait qu'un pour cent de chance pour que sa candidature soit refusée.

-Je serais très honoré de pouvoir entrer dans cette « grande famille » qu'est la CMA. dis-je. M. Gerda, PDG et recruteur à ses heures perdues, me regarda avec mépris.

-Très bien, arrêtez vos répliques à deux balles trouvées sur la toile et écoutez moi s'il vous plaît.

Vous êtes à la CMA CGM, une des plus grandes entreprises au monde Mr et on ne fait pas entrer n'importe qui dans nos bureaux. N'importe où, votre candidature sera acceptée, mais pas ici.

Revenez quand vous aurez un minimum d'expérience.

J'étais anéanti, sous le choc. Le seul pourcent de chance pour que mon rêve ne se réalise avait été mon erreur, qui serait passée inaperçue partout ailleurs. L'expérience. Une seule année sans aucun grand poste. Même réussit, l'année était passée sans que je sois à la tête d'une seule entreprise. Pour la première fois de ma vie j'avais commis une erreur. La soirée passa sans accro. J'avais peur de chaque instant, je perdais confiance et je pensais faire des erreurs tout le temps. Seul me permit de ne pas perdre pied fut mon assurance ou mon orgueil, devrais-je dire. Les jours passèrent, se transformèrent en semaines, qui se transformèrent-elles même en deux longs mois. Deux longs mois

durant lesquels mes économies pour subsister un maximum quelque temps au cas où ce pourcent de chance de refus gagnerait sur les quatre-vingts dix-neuf autres.
Je ne pouvais plus rester ainsi, cloîtré dans ce sombre appartement, il fallait agir.

II

-On à que trois employés de bureaux et aucun n'est près de la retraite, ch'uis désoler pour vous mais on à pas tellement de place à offrir ici, on est qu'une petite entreprise et on n'a pas beaucoup d'employés et chacun boss plus qu'il n'en faut pour garder sa place car les emplois sont limiter ici. Je vais devoir vous demandez de partir.

-Je comprends. Mais je vais vous donner un conseil. Je sors d'une grande école et je sais comment marche l'entreprise. Vous pouvez ne pas croire ce qu'il y a écrit sur cette feuille mais si vous faites ce qu'il y a écrit, vous gagnerais environs 10000 euro par mois en plus. Et ce ne serai qu'un début.

Au revoir.

J'étais sur d'avoir fait bonne impression. J'avais laissé mon numéro et mon adresse sur la feuille de conseil. L'entreprise s'appelait expresse corse se trouver en bord de mer près de Toulon.

C'était une petite entreprise mais cela sera surement suffisant pour commencer. Le patron n'était pas très malin. Les 10 000 euro en plus, n'importe quelle idiot aurai put les gagner.

Il se limiter au voyage France-Corse, alors que toute la méditerranée s'ouvrait à lui. D'après mes calculs, en une année, l'entreprise pourrai gagner environ 50 000 euro en plus et encor plus si l'entreprise se développait dans d'autre zone.

Le patron m'appela 3 mois plus tard pour m'annoncer qu'une place s'était mystérieusement libérait et qu'il me la réservait. Mon plan avait donc marché rien d'étonnant, juste normal. Son travail était de répertorier les passager et de fixer les heures de départ et les heures d'arriver des navettes. Je ne comptais pas rester à ce post très longtemps, mais je ne voulais pas éveiller les soupçons.

La boîte s'agrandit beaucoup en 3 mois. Les effectives augmentèrent de 30% et la boîte récupéra une dizaine de navette pour la nouvelle offre corse-Sardaigne. Et mon salaire augmenta de 30% lui aussi. 1 mois plus tard, le chef m'annonça mon nouveau job en temps que chef marketing. Plus attrayant déjà. Mon salaire actuel était de 2300 euro plus les petits bonus donnés par le chef grâce à mes conseils. La boîte commencé à ce faire remarquer depuis quelque temps. Depuis que j'étais chef marketing, j'avais l'honneur de participer aux réunions de développement.

-Je pense que l'on devrai se développer vers le nord, dis-je lors de la première réunion.

-Pourquoi donc ? dit le chef

Celui-ci arborai depuis 6 mois un air très réjouis dans son nouveau costume Dolche&Gabbana à 10000 euro.

-Car je pense qu'avec notre développment actuel nous pouvons tenter la navette France-Angleterre.

-Il est fou ! s'exclama le gérant des bureaux. Il nous faudrait un plus grand navire que ceux que nous possédons, sans oublier le personnel à employer et les frais d'essence, plus les...

Pendant que monsieur le chef de bureaux déballer son sac, j'installais aux tableaux un plan.

-Qu'est-ce que...

-Le chef technicien s'arrêta dans sa phrase en voyant le plan. J'avais demandé exceptionnellement à ce qu'il soit présent lors de cette réunion.

-Où avez-vous dégoté de tels plans Monsieur. Lucas.

-Un ancien camarade chef de chantier naval. La construction n'est pas encore finie mais je pense que nous devrions l'acheter dès sa mise en vente.

Le plan affiché était celui du premier mini bateau de croisière. Il coûtait une petite fortune mais il serait largement capable de faire le voyage et nous serions les premiers à faire une telle offre à des voyageurs, l'avantage de l'originalité. Après la réunion, je du m'occuper de l'opération marketing pour l'ouverture de la navette-croisière France Angleterre. Mon plan marchait parfaitement. 5 moi

ensuite, nous fûmes le départ du chef et me monter au poste de PDG pour mes 8 mois de bon et loyal service. Comme je le pensais, le chef avait annoncé sa démission prochaine pour prendre une retraite bien méritée à 60 ans. J'avais prévue son départ depuis le début, j'avais mis un temps fou pour devenir un des meilleurs employés et un proche de celui-ci pour être certain que ce poste me reviendrait. C'était maintenant que les choses sérieuses allaient commencer. Maintenant que je n'avais aucun supérieur.

III

Le lendemain, je demandais en temps que PDG de « express France » une réunion d'urgence pour parler du futur de l'entreprise.

-Mesdames, messieurs, aujourd'hui je vous annonce une bonne et une mauvaise nouvelle. Dis-je. Je ne tolérerais aucune contestation, si vous vouliez partir et quitter cette entreprise ensuite, j'accepterais votre choix, mais si vous me suivez, vous gagnerez plus que vous n'en avez jamais rêvé à vos postes actuels.

-Passez directement au fait nous vous prions. Dit mon ami le gérant des bureaux.

- D'ici 1 an, je vais changer complètement la direction de l'entreprise et nous rediriger vers ... l'import export ! D'ici un an, nous ferons l'acquisition de deux porte-conteneurs. Et nous commencerons par une route assez simple.

-Mais quelle est le B mol ? demanda un des membres de l'assemblée.

- Les salaires seront gelés pendant une année, même si l'entreprise fait rentrée de plus en plus.

Seulement trois membres de l'entreprise-dont mon ami le gérant des bureaux-décidèrent de quitter la boîte. L'opération semblait bien partie. Je n'avais encore rien dit de mon intention de rattraper le CMA en deux ans mais ils n'avaient pas besoin de savoir. Mais rattraper une telle entreprise, c'était trop impossible pour un nouvel arrivant dans l'import-export. Il n'y avait pas 36 solutions. Dans chaque entreprise, il y avait une part d'ombre, et le moment d'aller chercher celle de la CMA serait bientôt venu.

Le premier porte conteneur arriva au milieu de l'année 2005. Il ferait pour l'instant le tour de la méditerranée. La boîte ne cessait de se développer telle qu'elle entra bientôt dans le top 10 des entreprises maritimes Française. Quand je n'étais pas au bureau, ce qui arrivait assez rarement, je faisais mes recherches sur la CMA CGM : fournisseur, client, personnel, navires et...

C'est ainsi que je trouvais par hasard une ancienne affaire de drogue concernant l'entreprise. Un employé avait porté plainte car il avait entrevue un conteneur contenant des feuilles de cannabis et de la cocaïne. Mais l'ouvrier avait retiré sa plainte et vivait maintenant dans une villa en bord de mer avec quelques millions dans les poches. Si je pouvais prouver que cet ouvrier avait raison, je pourrais ralentir le développement de la CMA quelque temps. Mais pour ça, il fallait que je trouve d'abord le fournisseur de la drogue en question.

En 2 mois, j'avais fait le tour des bars de Marseille, où je m'étais installé depuis peu et où le porte-conteneur d'express était, ainsi que les bureaux. Le soir, j'étais quelqu'un d'autre : cheveux en pétard, vieux manteau miteux par-dessus mon costume. Seul mon regard ne changea pas. Toujours autant de fierté. Ou d'orgueil, je ne saurais jamais. J'avais rencontré quelque dealer mais aucun qui aurait un supérieur pouvant faire un marché digne d'intéresser la CMA CGM. Mes recherches aboutirent un mois ensuite, quand j'entendis parler d'un soi-disant « parrain de la drogue ».

C'est un dealer qui s'occupe de la partie nord de Marseille qui m'en avait parlé pendant un entretien. Je m'étais présenté à un de ses subalternes pour entrer dans le réseau. Mes journées étaient déjà bien remplies, mais mes nuits le furent encore plus depuis. Comme dans mon ancien rôle de chef marketing, il fallait se rapprocher du grand chef, nommé Alberto. Le seul inconvénient

était de faire correspondre mon métier de PDG avec celui de dealer. La police qui menait un régime de fer à Marseille ne posait pas problème car l'organisation avait de bon informateur et une bonne couverture. Le plus difficile fut le 1^{er} entretien avec Alberto pour augmenter ma prime.

-Alors c'est toi qui fais gagner un paquet à l'organisation hein ?

Il avait un léger accent, il venait à coup sûr du nord mais n'y avait pas vécu plus de 15 ans. Il avait une certaine corpulence et les cheveux plaqués sur le crâne. D'après sa tenue, pas très droite, je devinais une faiblesse musculaire et osseuse en plus de son...

-Tu réponds quand le boss te parle OK ?!

Le bras droit du boss venait de me mettre une droite digne de Mike Tyson. Et ça faisait un mal de chien, je le garantis.

-Alors ? Enchaîna Alberto comme s'il ne s'était rien passé.

-Oui c'est bien moi.

-J'ai un contrat pour toi petit. Notre client est une grosse boîte et ne veut pas de chiffon molle ok ?

-Oui

-Et elle ne veut pas qu'on sache ses petites affaires ok. Le public ne doit rien savoir.

-Oui

-Va ici demain à 21 h

La nuit du lendemain, à 21h j'étais à l'endroit indiqué, un port. Une cargaison devait arriver. Un conteneur qu'on nous livrait, rempli de drogue. Je ne mouftais pas quand je vis le logo de l'industrie à laquelle appartenait le conteneur : CMA CGM. Je ne me trompais jamais.

Je devais ramener la cargaison à bon port. Une fois arrivé devant le QG des dealers je retirai mes vêtements de dealers pour qu'il ne reste sur moi que mes vêtements chic, plus des gants de cuir noir. Dès qu'Alberto entra dans la salle avec deux de ses subalternes, armés de fusils d'assaut, j'utilisai leur temps de réaction pour sortir mon tout nouveau magnum.44 de ma poche et tirai dans les épaules et les jambes des deux hommes. Pile six balles. Mais il me fallait un certain temps pour recharger. Je ne pouvais pas laisser partir Alberto. C'était maintenant que les charges de C4 que je m'étais approprié allaient être utiles. L'explosion détruisit la moitié du hangar mais je ne fus pas touché. Je m'approchai du cadavre d'Alberto

-Toujours pas mort ?

-Mais...qui es-tu ? dit-il dans un soupir suivi d'une quinte de toux.

-Tu n'as pas besoin de le savoir, j'avais juste besoin de preuve pour accuser la CMA. Tu m'as donné les opportunités pour.

-Je...te reconnais. Tu es...le chef d'une entreprise...je comprends maintenant.

-Mais maintenant que tu sais qui je suis, je vais devoir t'éliminer.

-Comme si tu avais eu pendant un second l'intention de me laisser en vie connard ! cria-t-il pendant que je partais

J'étais déjà loin quand la dernière explosion eut lieu et réduisit tout en cendre.

IV

3 mois après, un ouvrier avait retrouvé dans la cargaison qu'il devait livrer à un porte-conteneur de la CMA CGM une quantité énorme de drogue. Pendant que l'entreprise tentait en vain de prouver son innocence, la mienne se développa plus rapidement que les mois précédant. Les entreprises ne pouvaient plus compter sur la CMA pendant un certain temps et se reconcentrèrent sur d'autres entreprises d'import-export comme la sienne. Avec seulement 2 porte-conteneurs, l'entreprise n'était pas la première choisie par les clients. Il fallait que je nous procure un porte-conteneur au plus vite. J'avais quand même un certain temps : l'homme à qui j'avais laissé la cargaison de drogue n'était pas du genre à vouloir ce remplir les poches.

Faisons un constat : Nous avons Trois bureaux, un à Toulon, qui s'ouvrait vers la méditerranée, un

à Cherbourg et le dernier à Rotterdam. Plus le principal à Marseille. Nous possédions 2 navires et un bateau de croisière. Nous étions en plein développement et les salaires n'étaient plus gelés et les employés étaient de plus en plus nombreux. Je ne pourrais pas geler les salaires une seconde fois sans en avertir le personnel de bas étage. Il fallait que j'y réfléchisse .Il fallait absolument se procurer un autre navire.

La seule solution était risquée : en acheter un d'occasion, la seule entreprise qui les revendait était la CMA. Je mis rendit peu de temps après avoir pris ma décision.

-Alors vous avez monté votre entreprise ? Pas mal du tout jeune homme.

Malheureusement, dieu a voulu, non que je sois croyant, que mon interlocuteur soit, pardonnez moi d'avance, le connard qui a refusé ma candidature.

-Oui. Cela pimente un peu les choses. Mes parlons plutôt du sujet du jour. On m'a dit que beaucoup de vos salariés partaient à cause de ce scandale en cour, ainsi que certains de vos clients. Je touchais un point sensible vu son regard agacé .On m'a aussi dit que vous cherchiez des acheteurs pour 3 de vos portes conteneurs à... 130 millions le porte-conteneur ! Eh bien ! Je ne roule pas sur l'or vous savez. On pourrait négocier non ?

-Si vous ne pouvez pas acheter ces bateaux, vous n'avez rien à faire là !

-Vous devriez être content que je daigne m'intéresser à vos navires Monsieur. Vous savez très bien que personnes ne s'intéressera à des bateaux d'occasion à ce prix. Je suis le seul qui voudrait bien acheter vos embarcations de seconde zone. Et vous le savez très bien, vous n'êtes pas en position de force et ça, vous le savez très bien. J'accepte de récupérer ces bateaux pour 260 million les trois. Déstabiliser l'adversaire et ne pas lui laisser le temps de répliquer. Ce qui s'applique dans les sports de combats s'applique aussi dans les discussions. J'étais sur de moi cette fois-ci.

1 mois plus tard, notre boîte était propriétaire de trois nouveaux porte-conteneur qu'un ami avait rénové pour moi contre un petit million. Les clients se faisaient plus nombreux et nous pûmes ouvrir cinq nouveaux bureaux à l'étranger. Nous serons troisième entreprise française dans moins de 6 mois. 5 mois après, nous passions deuxième entreprise française, derrière le CMA CGM qui, depuis quelque temps, avait repris son activité total. Pendant ces 5 mois, nous avons fait l'acquisition de 2 porte-conteneur. J'étais proche de la première étape vers la réussite.

La dernière barrière restante était plus ou moins de taille : battre la CMA sur le plan tactique.

V

La CMA CGM avait décidé de ne plus passer par les détroits pour payer moins chère. Nous, nous passions par les détroits car nous ne pouvions pas nous permettre d'avoir du retard sur les commandes. Il fallait trouver une façon d'être rapide sans payer plus chère. La seule solution que j'avais trouvée était quasi irréalisable : un porte conteneur nucléaire. Mais le prix était le triple d'un porte conteneur normal. La boîte avait assez d'argent pour en acheter un, mais il en faudrait au minimum 2. En sachant qu'un porte-conteneur a une espérance de vie de 25 à 30 ans. Ce ne serait pas rentable du tout. Je n'avais aucune envie de replonger dans le milieu du deal pour causer des soucis à la CMA. Je ne pourrais pas faire de prêt à la banque, ça serait trop long à rembourser.

Je décidai de rentrer chez moi pour y réfléchir. J'habitais dans un petit appartement de quatre pièces : un salon, une cuisine, une chambre et une salle de bain. Pas forcément digne d'un grand chef d'entreprise mais suffisant pour l'instant. J'allumai la télé et tomba sur un reportage sur le navire nucléaire, sur leur fabrication. J'écoutais d'une oreille. Je devais me concentrer sur les problèmes de mon entreprise. C'est en me couchant que l'idée me vint.

-Si je vous ais convoqué tôt aujourd'hui, c'est que je pense avoir trouvé la façon de battre la CMA CGM sur le plan tactique.

-Expliquez-vous.

Il nous faut des navires nucléaires. Dis-je

-Vous savez très bien qu'on ne peut pas se permettre de mettre autant d'argent dans un simple plan, dit le sous-PDG

-Mais nous n'allons pas les acheter.

-Comment alors ?

-Nous allons fusionner avec l'entreprise qui les fabrique !

3 mois plus tard, nous portons le nom d' « express et nucbuild », nucbuild était la société avec qui nous avons décidé de coopérer. D'ici 4 mois elle nous fournirait 4 navire nucléaire contre une aide financière pour produire leur brise glace.

Les navires baptisaient « les quatre directions » prendraient tous une direction différentes.

Ils pourraient parcourir un chemin plus long en passant par le cap de bonne espérance au lieu de passer par le canal de Panama. En 2 ans, nous rattraperons la CMA CGM.

Et c'est ce qui arriva.

VI

Je me tenais devant la baie vitrée qui faisait le tour de mon bureau. Le bureau principal se trouvait dans un des plus grands buildings de Marseille. En 2 ans, nous avons ouvert 50 autres bureaux dans le monde entier, dont 7 en chine et 10 en Amérique du nord. Nous avons aussi obtenue de notre partenaire 6 autre porte-conteneurs nucléaire. Nous avons en tout, 70 navires, Une voie ferrée, une branche dans le transport routier et une autre dans le transport fluvial. J'avais fait d'Express la plus grande compagnie maritime du monde. L'ancien chef devait se mordre les doigts de m'avoir laissé la boîte. 29 ans seulement. Chef de la plus grande entreprise du monde à 29 ans. Les gens m'appelaient le « génie ». Je n'étais pas d'accord avec ce titre. Il suffisait de réfléchir pour réussir. Transformer une entreprise de voyage en géant de l'import-export. J'avais réussi, loin que j'en doutais mais j'en tirais une certaine fierté.

-Monsieur, votre réunion va commencer, votre chauffeur vous attend. Me dit ma secrétaire, l'ex sous chef de la CMA CGM

-Alors, marché conclu Monsieur Lucas ?

-Avec joie Monsieur Lorda

Je venais de signer toute ma vie sur un morceau de papier, mais je ne le savais pas encore.

VII

Trois mois plus tard, je me tenais devant le juge pour homicide multiple et involontaire.

-Vous saviez que vos navires nucléaires devaient subir un traitement spécial mais vous refusiez de les faire vérifier pour ne pas trop déboursier ! Par votre faute, Vingt hommes sont mort, une cargaison valant aussi chère que tous vos navires vient de sombrer et un noyau nucléaire se retrouve dans les abysses. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

-.....

-Nous vous retirons donc la garde de la multinational Express et la confions à M. Greda ici présent, ancien PDG de la CMA CGM et secrétaire de M. Lucas ici présent.

En sortant, sous le choc je croisais M. Greda :

-T'as bousillé ma vie, a mon tour.

En rentrant chez moi, je m'effondrais par terre et restais dans cette appartement miteux 6 mois durent, sans économie cette fois, car pour la première fois de ma vie je ne l'avais pas prévu.

Théo Lapiquionne, 4è2

Un amour en vain



Cela se passait dans un collège où il y avait mille cinq-cents élèves âgés de onze à quinze ans. Il faisait froid, il avait neigé la veille, il restait encore un peu de neige sur les trottoirs dans les villes et il y en avait beaucoup dans les champs et les faussés de campagne. Tous les élèves grelottaient dans la cour, et ils avaient presque tous des bonnets pour se protéger du froid.

Parmi eux, un fille de 3^e2. Elle se nommait Cécile Collodi, elle était de taille normale pour son âge, des cheveux châtons foncés, une tenue vestimentaire à la mode; et peu maquillé. Elle faisait attention à son apparence, mais ne rangeait pas sa chambre. Elle marchait dans la cour avec sa meilleure amie Célia, quand elle vit un garçon du même âge qu'elle. Elle ne connaissait pas son nom, elle ne savait pas s'il était gentil ou pas, mais elle le trouvait magnifique, et elle devint amoureuse de ce jeune garçon. Cécile le regardait aux récréations, il s'apercevait souvent qu'elle le regardait. C'était très gênant pour elle qui voulait à tout prix devenir amie avec lui, ce garçon si beau à ses yeux, et qu'elle aimait par-dessus tout.

Sa meilleure amie Célia lui demanda un jour :

« - Pourquoi est- ce que tu regardes sans cesse ce garçon ?

- Parce que je le trouve tellement beau !

- Ah ouais ? Pour moi, je pense que ce garçon là, tu l'aimes !

- Mais qu'est - ce que tu racontes ?

- Je pense que le garçon que tu regardes sans cesse, enfin, ce garçon là-bas, tu éprouves des sentiments d'amour pour lui !

- Bon d'accord, je ne sais pas comment cet évènement a pu arriver si vite, mais je

crois que j'ai quelques sentiments pour lui.

- Je le savais ! Ça se voit tellement ... »

Puis les deux amies s'arrêtèrent de parler, et elles ne se reparlèrent qu'après leur cours de Français.

Quelques semaines plus tard, alors que Cécile avait seulement appris que le garçon se nommait Robin Hernandez, elle passait dans une rue avec Maëliiss, une amie d'enfance de Cécile, et, comme il y avait beaucoup de monde parce que cette rue était piétonne, elle dut bousculer d'autres passants pour rentrer dans un magasin. Quand elle se retourna, elle s'aperçut que les passants étaient Robin avec sa mère et son beau-père. Mais en voyant que ces personnes étaient Robin et sa famille, elle vit aussi que Robin se moquait d'elle parce qu'elle avait l'étiquette de son manteau qui ressortait à sa nuque. Elle entra dans le magasin vexée, et oublia cet incident au bout de quelques heures.

Le soir même, alors qu'il faisait nuit et froid, c'était en plein hiver, elle était allongée sur son lit et caressait son chat Tim, elle perdit l'espoir de devenir un jour son amie. Les mois passèrent, et rien n'avancait depuis qu'elle l'avait croisé dans la rue. Un jour, alors que Cécile allait s'installer à côté de son ami Simon, qu'elle connaissait depuis peu, mais avec qui elle rigolait beaucoup, en étude, le surveillant Pierre lui demanda de s'asseoir à côté de Robin. Elle devint toute rouge et Robin lui tourna le dos. Ils allaient rester deux heures côte à côte, et au fur et à mesure, il se mit face à sa table, et lorsqu'il fut neuf heures et quarante - quatre minutes, il lui demanda une feuille à carreaux, elle redressa sa tête, hésita pendant quelques secondes, et lui donna la feuille à carreaux simple en lui disant : « Tiens. ». Il le ne savait pas, mais Cécile aimait Robin comme personne ne pouvait l'aimer, son amour était unique, mais elle n'osait pas lui avouer. Puis après quelques minutes, il lui demanda à voix basse : « - Tu es en quelle classe ?

- Je suis en troisième.

- Oui, je sais, mais en troisième combien ?

- En troisième deux. Après cinq ou six secondes, il lui demanda

- Tu me demandes pas à moi ?

- Et bien si , si tu veux, alors ?

- Alors, quoi, pourquoi est - ce que tu dis " alors " ?

- Et bien , alors, en quelle classe tu es ? lui demanda Cécile

- Normalement je devrais être en troisième cinq, mais finalement, ils m'ont mis en troisième trois.

- Ha ! Ça peut te paraître étrange que je te demande ça alors que je ne te connais presque pas, mais je voulais savoir si étais inscrit sur Facebook ? demanda Cécile, curieuse

- Oui, mais ne me cherche pas, parce ce que sur Facebook j'ai un autre nom. Et toi tu y es ?

- Euh, oui, aussi ! »

Elle était très joyeuse, elle venait d'apprendre peu de chose sur lui, mais pour elle, c'était le début d'une belle histoire d'amitié ...

Ils parlèrent un tout petit peu plus, mais Cécile n'apprit pas grand chose de lui. Elle avait peut-être compris qu'il n'aimait personne et qu'il n'avait pas de petite amie, quand il dit : « Je suis souvent seul et vide ! ». Elle raconta cette petite anecdote à ses amies, puis elles rentrèrent en classe.

Robin revint la voir quelques jours plus tard. Il était seul, il avait son sac, qu'il portait sur une seule épaule, elle, était avec Célia et Noémie, ses deux amies les plus proches de la classe. Cécile fit comprendre à ses amies de partir avec un coup de tête, puis se trouva seule avec lui. Il hésita un moment, bafouilla, puis lui demanda :

« - Tu as un portable ?

- Et bien oui pourquoi, et toi ?

- Euh oui, également. Je ... il hésita mais elle l'interrompit

- Tu quoi ?

- Je voulais te demander si tu voulais bien me passer ton numéro ?

- Euh, et bien oui, si tu veux. Attends juste un instant. Ha ! Voilà, alors c'est :

06.08.10.17.89.

- D'accord, et bien merci beaucoup, je t'envoierai un message. Á bientôt !

- Ouais, à plus. »

Cécile courut en cours d'histoire, mais arriva trop tard. Elle frappa à la porte mais son professeur lui demanda d'aller à la " Vie Scolaire " pour lui demander d'aller chercher un billet de retard. Elle alla donc se rendre à l'endroit prévu, et sur le trajet, elle repensa à ce qui venait de se passer, et Cécile se croyait dans un rêve, elle n'en revenait pas que se soit lui qui lui ait demandé ça ! Elle repartit de la Vie Scolaire et entra en cours. En classe elle rêva de lui, c'était, pour elle, le plus beau garçon que l'on puisse rencontrer. Elle rêvait de recevoir le message disant : " Coucou Cécile, c'est Robin, ça va ? ", elle rêvait de pouvoir être un jour son amie, d'être celle avec qui il rigolerait...

En sortant de cours, elle raconta l'évènement qui c'était produit avec Robin à ses amies, et elles étaient ravies pour elle.

Le soir, elle finit à dix-sept heures trente; elle monta dans son bus, et dit au revoir avec un signe de la main à Robin. Quand elle fut descendue du bus, elle salua ses amies, et au même moment, elle reçut un message. Elle regarda espérant qu'il vienne de Robin, mais ce message était de sa mère, lui disant qu'il fallait qu'elle remonte la poubelle de recyclage. Elle renvoya un message à sa mère en lui disant : « Pas de soucis à tout de suite ! », et monta son chemin en pensant à celui qu'elle aimait tant. Après avoir posé ses affaires, fait un bisou à son chat, goûté et fait ses devoirs, elle mit de la musique dans sa chambre et elle se mit à dessiner des mangas. Elle reçut un message, mais cette fois-ci, c'était Robin. Elle respira un peu, puis ouvrit le message si important pour elle, et lut :

- Salut Cécile, je ne te connais pas très bien, mais j'espère que nous deviendrons de

bon amis. Je te trouvais un peu bizarre au début, tu étais timide, pas très discrète, assez belle, avec de beaux yeux bleus, et je te trouvais assez stylée. Tu as des cheveux châtain, et désolé de te le dire comme ça, mais je préfère les filles aux cheveux blonds ! Je ne sais pas si une histoire d'amour peut se créer entre nous, mais je sais que nous deviendrons de bon amis, et peut - être meilleurs amis. On m'a dit que tu étais assez bordélique, et que tu ne rangeais pas vraiment ta chambre. Si tu veux savoir, moi je suis pareil que toi, et je me fais toujours gronder par ma mère. Je ne sais pas trop quoi t'écrire de plus, mais réponds - moi vite et dis moi ce que tu sais de moi !

Quand Cécile eut enfin fini de lire cet interminable message, elle cria de joie, mais elle était aussi un peu déçue, parce qu'il lui avait dit qu'il préférerait les filles blondes... Mais ce n'est pas ça qu'il l'arrêta, alors elle lui en écrivit un aussi. Il y avait le double de lignes, il était plus romantique, mais un peu moins amical. Cécile était fière d'être tombé à côté de lui en étude; sans ça, elle ne serait jamais devenue amie avec lui. Ils n'étaient pas comme de vrais amis, mais pour elle, s'était tout comme. Dans la tête de Robin, Cécile n'était qu'une amie qu'il venait juste de rencontrer, il ne la connaissait pas trop, il savait peu de choses sur elle, mais ce qu'il ne savait pas, c'est que Cécile connaissait son adresse, et plein d'autres choses sur lui ...

Quand Robin et Cécile se voyait au collège, ils se disaient bonjour, ils se racontaient des anecdotes sur leur cousins ou cousines, ou sur leurs amis, ils trouvaient des solutions pour essayer de cacher le bazar qu'il y avait dans leur chambre, mais se qu'ils adoraient faire, c'était de s'asseoir sur un banc, que tous les deux, et critiquer les gens qui passaient devant eux. Une fois des lycéens, puis des lycéennes, des collégiens, collégiennes, mais le plus marrant, c'était de critiquer les surveillants, mais il fallait être extrêmement discret ! Ils adoraient être seuls entre amis, Cécile commençait à oublier son amour pour Robin, et commençait à éprouver un peu d'amitié pour lui , mais quand à Robin, lui, il prenait Cécile pour sa meilleure amie. Leurs amis leur disaient qu'un jour ils s'aimeraient tous les deux, mais eux se regardait et rigolaient, ils n'y croyaient absolument pas, même si Cécile en rêvait. Quelques mois plus tard, Robin demanda à Cécile s'ils pouvaient se voir le samedi après - midi pour qu'elle puisse l'aider à faire ses devoirs, mais aussi pour s'amuser. Cécile eut l'autorisation d'y aller, et ce samedi là, au 26 rue des coquelicots, l'ambiance était fort joyeuse. Les deux amis étaient maintenant de très bons amis, ils passaient leurs récréations à critiquer les gens, et ils s'aidaient beaucoup pour les devoirs. Ils étaient devenu meilleurs ami, et le restèrent jusqu'à l'éternité ! Les jours passaient, les mois passaient, mais les deux amis ne se séparaient jamais. Ils passaient souvent des samedis après - midi ensemble à faire leurs devoirs et à jouer à des jeux vidéos. Ils jouaient souvent à " Mario Kart " sur sa Wii, et se croyaient vraiment dans une voiture, cela devait être assez marrant à voir ...

Deux mois plus tard, Cécile était effondrée de tristesse en voyant Robin parce qu'elle se disait qu'il aller falloir qu'elle le quitte, elle venait au collège parce qu'elle en était

obligée. Ses parents lui avaient annoncés qu'ils déménageraient à cause du travail de son père. Il travaillait dans une école primaire, il était directeur, et il avait été muté à l'autre bout du pays. Quand elle dit cette nouvelle à tous ses amis, et quand le dernier jour de classe dans le collège où elle était inscrite arriva, elle leur dit au revoir à tous, et fit un gros câlin aux plus proches.

Au moment où elle arriva devant Robin, elle pleura énormément, elle le regarda un instant, puis elle lui fit un gros câlin en lui disant :

« - On s'écrit des lettres.

- Évidemment!

- Tu vas beaucoup me manquer tu sais ...

- Toi aussi ! ».

En réalité, Cécile éprouvait encore un peu d'amour pour Robin...

Cécile marcha jusqu'à la voiture où l'attendait sa mère, et pleura énormément quand elle vit tous ses amis lui faire signe de la main pour lui dire : « Au revoir, tu vas beaucoup, beaucoup nous manquer ! ».

Inès Guiraud 4è2

Une journée qui change tout

I

Jean jouait dans la neige avec ses copains. Le froid lui piquait les joues, et une boule de neige lui glissait dans le dos, il sentait l'air de la montagne et il adorait ça. Puis il contempla le paysage : les montagnes enneigées se dressaient en face de lui, son père lui avait appris le nom de tous les pics et le garçon les regardait souvent. Puis il regarda en contrebas son village et encore plus bas la vallée. Son village était perché dans la montagne, il n'était pas facile d'accès et c'est pour cela qu'il n'y avait qu'une soixantaine d'habitants dont une quinzaine d'enfants. Il y avait aussi une petite épicerie et une école. Les hommes du village allaient travailler à l'usine électrique, dans le village en bas..

Jean rentra chez lui. Sa mère, Rosalie cuisinait.

-Enlève tes chaussures et vient te réchauffer au coin du feu, lui conseilla-t-elle.

Jean enleva ses chaussures et demanda à sa mère :

-Tu veux bien jouer avec moi ?

- Je dois finir la soupe, ton père ne va pas tarder à rentrer, lui répondit elle.

Il alla s'asseoir sur un fauteuil près du feu en attendant son père, Louis. Il partait travailler tôt le matin. Mais malgré cela il avait toujours été très proche de son fils unique. Ce soir, il tardait à rentrer et Jean et sa mère commençaient à s'inquiéter. Ils entendirent le village s'agiter et sortirent. Les villageois s'inquiétaient car visiblement aucun des hommes du village travaillant à l'usine n'était rentré. Cela arrivait très rarement. Le soleil s'était couché depuis au moins trois heures et ils auraient dû rentrer depuis environ quarante-cinq minutes. Jean était très inquiet. Il retrouva ses copains et ils commencèrent à discuter. Au bout d'un moment, le maître d'école annonça qu'ils descendaient à l'usine pour voir ce qui s'était passé. Une dizaine de femme dont Rosalie le suivirent. Jean regarda le groupe s'éloigner à pied, éclairé seulement par leurs lampes à huile puis il partit chez Guillaume un de ses « intimes » en attendant le retour de sa mère et il l'espérait de son père.

Une heure plus tard, on entendit le retour de l' « expédition ». Ils étaient tous en pleurs et faisaient une mine d'enterrement. Jean n'apercevait aucun homme travaillant à l'usine. Avant que le jeune garçon le questionne, le maître d'école annonça :

-Il y a eu un éboulement à l'usine.

Jean commençait à comprendre...quelqu'un posa la question que tout le monde se posait :

-Il y a un survivant, ils sont blessés ou bien tous...morts ?

-Nos hommes étaient tous ouvriers et mal protégés il n'y a aucun survivants, répondit le maître en pleurant.

A ce moment-là Jean crut que ses jambes allaient le lâcher ou que le sol s'effondrait sous ses pieds. Il pleura, courut chez lui, s'allongea sur son lit et pleura de plus belle. Lorsqu'il s'endormit c'était parce qu'il n'avait plus de larmes.

II

Les jours passaient et le village était en deuil. Surtout que la plupart des familles ayant perdu le père de famille commençaient à manquer cruellement d'argent. Au début, tout le monde se rendait service : l'épicier baissait les prix ou même ne faisait rien payer aux villageois. Mais cette situation ne pouvait pas durer éternellement. Et un jour, alors que le printemps arrivait, Rosalie annonça à Jean qu'ils déménageaient en ville.

Sa mère avait trouvé un petit appartement et travaillait dans une blanchisserie. Elle travaillait dur pour un maigre salaire. Jean, lui, ne s'habitua pas à la ville, il se sentait enfermé, il ne pouvait plus courir dans les champs... En plus à la ville, il pensait que tout serait proche d'eux mais ils vivaient dans un quartier pauvre, éloigné du centre-ville et ils n'avaient pas de voiture. A l'école il se sentait isolé et d'ailleurs, il ne cherchait pas à avoir des amis. Il n'y avait que Gauthier avec qui il discutait et jouait durant les récréations. Le temps passait et Noël approchait, Jean pensait retourner à son village qui lui manquait tant pendant les vacances. Mais un jour Jean demanda à sa mère :

- Quand est-ce qu'on part chez nous au début ou à la fin des vacances ?

- Nous ne pourrons pas partir, Jean, nous n'avons pas assez d'argent.

Jean s'enferma dans sa chambre et pleura. Il était inconsolable : depuis qu'il était arrivé en ville la seule chose à laquelle il pensait était de rentrer chez lui ; et voilà qu'il apprenait qu'il n'irait pas. Le petit garçon ne voulait pas demander à sa mère quand est-ce qu'il reviendrait à son village car il avait peur de la réponse qu'allait lui donner Rosalie.

Les mois passèrent. Jean ne parlait presque plus, la seule chose à laquelle il pensait était rentré chez lui mais pour cela il fallait de l'argent. Tous les gens qu'il connaissait étaient pauvres. Il voulait rencontrer des gens qui lui permettraient de rentrer chez lui mais pour cela il lui faudrait au moins une journée pour faire l'aller-retour à pied jusqu'au « quartier des rêves » c'était comme cela qu'on surnommait le quartier des gens riches qui avaient décidé de se retirer du monde, de vivre plus simplement et d'aider les plus démunis. Mais en semaine il avait école, le samedi il était aux scouts, le mercredi il jouait au foot et le dimanche il restait toute la journée avec sa mère. Bref, il fallait qu'il fugue. Il voulait se laisser le temps de réfléchir comment faire. Il décida de fuguer d'ici un mois et demi.

Durant les semaines qui suivirent, sa mère semblait de plus en plus absente. Et deux semaines avant qu'il mette en action son plan de fugue, alors qu'il rentrait de l'école il vit un homme dans son appartement. Sa mère lui dit :

-C'est mon nouveau mari, ton futur beau-père, il s'appelle Paul et il est veuf.

Ce fut un choc pour Jean qui partit dans sa chambre et se mit à pleurer en tapant sur son lit. Sa mère vint le voir. Elle s'assit à côté de lui.

-Je sais que c'est dur pour toi mais il faut qu'un homme travaille nous ne pouvions plus continuer dans cette situation : je gagnais trop peu d'argent.

Paul était grand, avec des cheveux et des yeux noirs, il n'était pas souriant et avait toujours les mains dans les poches lorsqu'il était chez lui. Jean voulut se rapprocher de

lui mais il n'était pas gentil avec le garçon. Il ne le frappait pas mais lui répondait méchamment, le grondait souvent et ne s'intéressait pas à lui. Jean décida de l'éviter au maximum.

Jean voulait absolument rentrer chez lui. Il décida que dans une semaine il irait au quartier des rêves. Et le mardi suivant alors que son beau-père et sa mère étaient partis travailler, il fit semblant d'aller à l'école mais lorsqu'il fut sûr qu'aucune personne qu'il connaissait n'était dans les parages, il changea de direction. Il avançait dans la rue, il ne s'était toujours pas habitué aux voitures, à la foule... Jean avait longtemps réfléchi pour savoir s'il passait par la ville ou la forêt à l'extérieur en périphérie. Mais les « vendeurs de rêves » étaient reculés dans la forêt et passer par cette dernière aurait fait faire un très grand détour à Jean, car étrangement le trajet par la ville était plus direct. Midi approchait et Jean n'avait rien prévu pour manger. Plus le temps passait plus il avait faim. Il ne cessait de faire des pauses car il était à bout de forces. A quinze heures, l'appétit lui tirait le ventre, il avait mal à la tête et aux jambes. Jean n'était toujours pas arrivé au « quartier des rêves ». Même s'il repartait maintenant il ne reviendrait certainement pas à temps. Des milliers d'idées se bouscullaient dans sa tête.

III

-Maman !? On est où ?

-A la maison...

Jean eut un petit espoir, il crut qu'ils étaient rentrés à la montagne mais non, ils se trouvaient dans leur minuscule appartement.

Rosalie ne gronda pas Jean. Elle lui dit qu'elle le comprenait mais que ce n'était quand même pas bien. Mais c'est avec son beau-père que cela se passa mal : « Pour qui va-t-on me prendre au travail ? Quelle idée as-tu eu ? Tu es vraiment stupide ! » répétait Paul avec fureur toute la soirée. Plusieurs fois il alla même jusqu'à le frapper. Sa mère restait silencieuse peut-être de peur de subir la même chose.

Presque un an passa. Les rêves de retour à son village natal occupaient toujours l'esprit de Jean surtout qu'il avait détesté l'été à la ville. Mais il savait maintenant que c'était impossible de rejoindre le quartier des rêves en une journée. Mais en rentrant de la messe de minuit le soir de Noël il vit qu'il y avait un gros cadeau pour lui. Il déchira lentement le papier. C'ETAIT UN VELO !!!! Jean était fou de joie. Il sauta dans les bras de sa mère et remercia son beau-père. Pour ses parents acheter un vélo coûtait une véritable fortune.

Grâce à son vélo Jean retrouvait de la liberté. En plus, il savait que cela lui permettrait peut-être de rejoindre le quartier des rêves.

Et c'est ainsi qu'un jour il se fit passer pour malade et se retrouva seul chez lui. Dès que sa mère fut partie il enfourcha son vélo et partit à toute allure. Il avançait nettement plus vite qu'à pied et avait pris un petit pique-nique. Et à midi, il aperçut enfin le quartier des rêves. Il mangea rapidement puis partit en direction des habitations qu'il apercevait.

Le quartier des rêves était construit en pleine nature, les maisons se trouvaient dans les arbres, elles étaient construites avec des matériaux de récupération et étaient assez petites. On aurait dit des cabanes et Jean se dit qu'il aurait adoré pouvoir jouer dedans quand il était plus jeune. Mais les habitants n'allaient dans leur cabane que pour dormir. Il y avait au fond de la ville un immense verger et un potager. C'était là que travaillait une majorité des vendeurs de rêves (c'est ainsi que Jean aimait surnommer les habitants du quartier des rêves). Les couleurs variées et colorées des fruits et légumes rendait le paysage sublime. Jean supposa que les autres étaient partis à la chasse ou à la cueillette.

-Bonjour, qu'est-ce que tu fais là ? demanda un homme d'une voix grave et gentille.

Jean n'avait pas vu l'homme arriver et il sursauta. Il examina l'homme. Il avait l'air d'avoir entre cinquante et soixante ans. Il avait une barbe et les cheveux gris blanc. Il portait un vieux jogging gris et un t-shirt rouge.

-C'est une longue histoire..., répondit Jean.

-Alors asseyons-nous lui dit l'homme, de toute façon je ne travaille pas aujourd'hui.

Après quelques secondes, il ajouta :

-Je m'appelle Pierre.

-Et moi Jean, répondit le garçon.

Ils s'assirent sur un banc fabriqué avec un tronc d'arbre.

Jean raconta tout dans les moindres détails, son ancien village, la mort de son père, le déménagement, son beau-père...Puis il lui exprima son souhait de repartir au moins en vacances dans son village natal.

Pierre acquiesçait silencieusement. Quand Jean eut fini de parler ce fut à lui de raconter sa vie. Son père était un homme riche grâce à la compagnie d'assurance qu'il avait créé. Malheureusement, avant qu'il n'ait pu profiter de sa fortune il mourut de maladie. Pierre avait donc hérité, et avait ensuite repris la compagnie d'assurance de son père. Puis il y a cinq ans alors qu'il n'en pouvait plus de la pression qu'il avait à cause de son métier et de sa fortune, il avait entendu parler de ce quartier et y était venu. Pierre semblait prêt à aider Jean. Le petit garçon consulta sa montre que son père lui avait offerte lorsque il avait huit ans, il était déjà 16 heures. Ils décidèrent de se revoir dans deux semaines. Jean revint chez lui.

Deux semaines plus tard, Jean repartit au quartier des rêves. Pierre lui expliqua son stratagème, pour que sa mère ait de l'argent : il allait donner l'argent au patron de sa mère qui le donnerai par la suite à Rosalie comme si c'était une prime.

C'est ce qui se passa, et un soir la mère de Jean revint de son travail en criant :

-Jean ! Jean ! J'ai eu une grosse augmentation, aux vacances de Pâques nous pourrons aller chez nous.

Jean sauta au cou de sa mère en remerciant Pierre intérieurement.

IV

De retour chez lui, ses anciens copains restés au village venaient le voir, lui posaient des questions, lui racontaient ce qui s'était passé durant son absence...Mais beaucoup étaient partis du village, comme lui, tandis que beaucoup de monde étaient venus

s'installer ici. En effet, il y avait beaucoup de nouveaux villageois et une boucherie et une boulangerie avaient même ouvertes.

Des amis les hébergeaient, et quand Jean vit son ancienne maison habitée par quelqu'un d'autre que sa famille cela lui fit bizarre. Un jour, il partit ramasser du bois avec sa mère :

-Maman, lui dit-il avec douceur, tu pourrais ouvrir une blanchisserie ici maintenant qu'il y a plus de monde au village et je suis sûr que Paul trouverait du travail.

-C'est une bonne idée mais où loger et puis il faut convaincre Paul, répondit-elle.

-J'ai vu une maison à louer au-dessus de l'épicerie.

-Nous allons en discuter.

Après diverses discussions, Rosalie et Paul acceptèrent la proposition de Jean. Ils louèrent la maison que le jeune garçon avait vu. Sa mère créa sa blanchisserie et son père gérant les comptes du magasin.

Il neigeait. Jean se sentait à nouveau heureux.

Simon Garcia 4è2

Coup de cœur

Dans un village non-loin de la Provence, le soleil brillait de milles feux sur l'herbe verte. Les arbres fleurissaient dès le premier jour du printemps. Sur un chemin escarpé, courraient une jeune fille avec son chien. Elle s'appelait Julia et son chien, Woolfy. Elle habitait dans une ferme où travaillait sa mère, elle était fille de ferme. Julia s'amusait toujours avec Woolfy car elle n'avait pas d'amies, personne ne voulait d'elle car elle ne donnait pas bonne impression autant avec son physique, des cheveux blonds mais tout le temps gras, des yeux marrons avec un visage boutonneux, elle s'habillait comme un garçon, qu'avec son caractère, elle était capricieuse, si directe qu'elle énervait certaines personnes. Tous les mardis, elle se rendait au marché, toujours accompagnée de son chien.

Ce mardi-là, sa mère lui demanda des commissions pour le dîner. Julia n'avait pas beaucoup d'argent pour s'acheter un vélo donc, pendant son temps libre, elle s'était fabriquée une sorte de traîneau avec des roues. Elle alla le chercher puis se mit en route vers le marché ...

Une fois arrivée au marché, Julia alla chercher ce que sa mère lui avait demandé puis, comme d'habitude, elle se dirigea vers le coin réservé aux animaux.

Elle avait beau être brutale et bagarreuse, quand elle était avec les animaux, elle était douce, attentive, patiente. Tout à coup, un marchand l'interpela :

« - Bonjour, heu... excusez-moi jeune demoiselle, pourriez-vous tenir votre chien en laisse ? S'il vous plaît ?

-Bonjour, je ne vous avais jamais vu dans le coin avant, d'où venez-vous ? Répondit-elle un peu énervée de l'audace de ce marchand.

-Non, je viens de m'installer, mais ça ne vous regarde pas. Tout ce que je vous demande, c'est de tenir votre chien en laisse ! Dit-il d'un ton furieux.

Julia reprit :

-En quoi cela vous dérange que mon chien ne soit pas en laisse ?

-Cela nuit à mon élevage d'étalon ! Donc maintenant, je vous préviens une dernière fois, attachez votre chien !

- Je vais le faire uniquement pour votre élevage car ce n'est pas une façon de s'adresser aux gens ! »

Julia attacha son chien et se dirigea vers l'élevage du marchand. Quand tout à coup, son regard s'arrêta net sur un magnifique étalon noir, brillant comme un diamant, elle n'avait jamais ressenti cela avant aujourd'hui, comme si elle le voulait absolument. Elle était tombée sous le charme de cet étalon. Au moment où elle alla demandée des informations plus approfondies sur cet animal, les douze coups de midi sonnèrent. Julia, paniquée, se précipita vers son traîneau, appela son chien et se mit en route vers la ferme sans même avoir eu le temps de demander ce qu'elle souhaitait. Une fois arrivée chez elle, elle s'excusa à sa mère qui était folle d'inquiétude, mais a été quand même punie car elle était arrivée une heure et demi en retard ! elle passa le reste de l'après midi dans sa chambre.

La semaine passa et Julia ne put s'empêcher de penser à cet animal. Elle eut comme une idée qui lui traversa la tête. Elle se dit : « et si je réunissais de l'argent pour me l'acheter ! »

Le mardi qui suivit, Julia retourna au marché toujours accompagnée de Woolfy.

Arrivée au marché, elle mit Woolfy en laisse et chercha anxieusement l'étalon. Elle commença à perdre espoir quand Woolfy se mit à aboyer de toute ses forces comme pour montrer à sa maîtresse sa trouvaille. Julia alla voir et là, elle vit ce magnifique étalon noir. Elle remercia son chien et commença en montrant son chien :

« -Bonjour, vous vous souvenez de moi, je suis la fille à qui vous avez demandé de mettre son chien en laisse !

-Oui exact, d'ailleurs je vois que vous m'écoutez, je vous en remercie, que puis-je faire pour vous ? »

Elle reprit :

« - ton cheval ! »

Le vendeur regarda ses amis et ils éclatèrent de rire. Il la regarda et lui répondit :

« - non mais tu n'es pas sérieuse ? Réfléchis deux minutes, tu ne croyais pas que j'allais te donner un perle rare comme ça ! »

Julia, en bégayant, lui répondit que non mais qu'elle voulait avoir des informations sur ce cheval !

Il lui annonça :

« - si vous voulez tout savoir, alors je vais tout vous dire, il s'appelle Zeus, a trois ans, dressé, castré et tout ce qui va avec. Son père était un étalon de courses, le plus grand ainsi que sa mère ! Il coute douze milles francs.

-C'est pas possible douze milles francs, vous ne voulez pas le baisser un peu ? »

Le vendeur reprit :

« -non ça sera 12000 francs et pas d'autre choix ! »

Julia, déçue de cette révélation, repartit et rentra chez elle !

Depuis cette découverte, Julia retournait tout les mardis voir cet étalon sachant quelle ne pourrait jamais l'avoir en sa possession.

Ce jour là, rentrée à la maison, Julia avait changée, elle était polie, joyeuse, le sourire aux lèvres, pas comme d'habitude !

Sa mère, heureuse de voir sa fille comme cela, lui demanda ce qu'il s'était passé, aujourd'hui au marché. Julia lui répondit que puisqu'elle voulait savoir, elle allait lui raconter.

« -c'était sur le chemin du retour, je roulais tranquillement quand quelqu'un a traversé devant le traineau et m'a fait tomber. Et ce quelqu'un est un magnifique garçon, gentil en plus, je suis sûre qu'il te plaira. Bref, il m'aida à me relever et me proposa d'aller chez lui soigner ma blessure, comme j'étais sonnée, je n'ai pas pu dire non.

Après il m'a fait assoir sur son canapé et m'a soigné ! J'ai pu repartir et il m'a dit qu'il espérait me revoir bientôt. Mais une autre fois, dans d'autres conditions. C'est super maman, je crois que je suis

amoureuse ! »

Sa mère, le sourire jusqu'aux lèvres continua :

« -Ma chérie, oui tu es amoureuse, je suis heureuse de te voir dans cet état, ça te fais du bien, ça fait depuis que ton père est partis que je ne t'ai pas vu dans cet état !

-Merci sa me fais plaisir. » Julia se jeta dans les bras de sa mère et lui fit un énorme câlin.

Le lendemain, Julia alla sur le chemin où elle avait rencontrée le garçon nommait Jordan la veille, lui aussi y était. Ils allèrent tout deux se promener dans les champs, Julia lui raconta l'histoire du cheval et là, Jordan embrassa Julia. Depuis, Jordan et Julia sont amoureux et formèrent un merveilleux couple. Jordan proposa à Julia de travailler à la ferme de sa mère pour pouvoir récolter de l'argent pour acheter l'étalon !

Julia alla demander au patron de sa mère pour savoir s'il pouvait embaucher Jordan pour le printemps et l'été ! Le patron accepta et Julia l'annonça à sa mère, qui était ravie et à Jordan qui lui aussi était ravi

Le mardi qui suivit, Julia alla voir le marchand :

« - Bonjour, je suis là pour l'étalon, je voudrais vous le réserver s'il vous plait ! »

Le marchand, gêné, annonça à Julia :

« - Mais ... heu..., ce cheval est parti, son propriétaire est décédé donc il a été donné en héritage. J'en suis confus ! L'air moqueur.

-Mais...vous m'avez dit que c'était le vôtre ?

-Non ce n'est pas le mien, je suis juste la personne qui vend les chevaux des propriétaires ! Expliqua t-il.

-Pouvez-vous au moins me donner le nom s'il vous plait de la personne qui le détient maintenant ? Demanda-t-elle avec un air triste.

- Non je suis désolé, je suis tenu avec le secret professionnel ! Allez maintenant pars je dois vendre moi, allez du ballet, lui dit-

il sans la moindre pitié.

Julia retourne chez elle annoncer à Jordan la mauvaise nouvelle. Arrivée chez elle, Jordan se précipita vers elle et lui dit :

- Devine quoi, allez devine ! Avec une énorme excitation.

-Quoi, Jordan je ne suis pas d'humeur à plaisanter, le propriétaire de Zeus vient de mourir donc Zeus a été donné en héritage, je ne pourrais jamais le revoir. En plus le vendeur n'a même pas pu me donner le nom de cette personne.

-Julia, cette personne, c'est moi !

-C'est une très mauvaise blague, Jordan, je ne trouve pas ça marrant ! dit-elle, déçue de la réaction de Jordan.

-Mais non je t'assure que ce n'est pas une blague, si tu me crois pas viens voir dans ma grange, chez moi ! Dit-il pour essayer de convaincre Julia.

« -D'accord je viens mais ce n'est vraiment pas marrant. »

Tout deux marchèrent le plus vite possible pour atteindre la grange avant la nuit. Une fois devant la porte de la grange, Jordan l'ouvrit et là...

Julia en resta la bouche ouverte ! Il y avait Zeus, debout devant eux. Elle regarda Jordan et lui sauta dans les bras puis alla voir le magnifique étalon, le caressa et l'embrassa... Julia rentra chez elle pour ne pas inquiéter sa mère, lui raconta tout et alla manger puis se coucher.

Le lendemain, Jordan frappa à la porte de chez Julia et lui annonça que ses parents étaient d'accord pour que Zeus soit à elle et à lui. Julia s'entraîna jour après jour avec Zeus, elle fut heureuse, d'avoir d'un côté son cheval et puis son petit ami.

Chloé Andreis, 4è5

• L'enfant De La Rue •

Mathilde était une de ces jolies femmes au visage épanoui, aux traits apaisés, ces femmes frêles et fragiles qui gardaient la tête haute et cachaient leurs larmes. Elle vivait avec ses deux enfants, Paul et Charlie et son mari, Charles, cela suffisait à son bonheur. Elle avait un emploi d'infirmière dans sa petite ville et gardait le reste de son temps pour s'occuper de sa petite famille. Elle était aux yeux de tout son quartier la « femme modèle », qui arrivait à jongler parfaitement entre sa vie professionnelle et sa vie de famille.

Un jour , en se rendant à son travail, à pieds, elle entendit les pleurs d'un jeune enfant . Adorant les enfants, Mathilde fut attendrie par ces pleurs perçants. Elle continua son trajet, mais les pleurs persistaient, ils se rapprochaient même. Elle emprunta une rue parallèle et là ... elle vit un bébé dans des ordures ! Cela devait faire plusieurs heures au moins qu'il était là, son petit visage potelé était marqué par les pleurs incessants et tout son corps maculé de saleté. Mathilde fut horrifiée par un tel acte. Elle poussa un cri et, ne sachant que faire, elle prit le bébé dans ses bras. Elle scruta les alentours avant de tourner les talons, et refit le trajet en sens inverse, jusque chez elle.

Mathilde arriva chez elle . Son mari était là.

« - Charles, Charles, dit elle , essoufflée. Elle lui raconta ce qui venait de se produire.

- Charles, que doit-on faire ?
- Le mieux serait de ramener cet enfant ou tu l'as trouvé, avant qu'il ne nous cause des ennuis, répondit-il, d'un air sévère.
- Oh ! Mais qu'est ce qui te prend, c'est un bébé, sans défenses ! Dans des ordures ! Le reposer là-bas, mais tu es fou ? S'emporta Mathilde.
- Ma chérie, nous avons déjà deux bouches à nourrir, et tu sais autant que moi que nous ne pouvons pas en assumer une 3 ème.
- Charles, c'est impossible ! Je suis prête à faire des économies,

mais il est impossible pour moi d'abandonner cet enfant. »
Ils continuèrent ainsi encore plusieurs minutes, mais le débat était clos, ils ne garderaient pas l'enfant. Charles craignait d'être accusé d'enlèvement, de plus, ils ne pourraient se permettre d'avoir financièrement un 3ème enfant.

Mathilde, après s'être soigneusement occupée du bébé, partit en direction d'un monastère . Elle y confia dans le plus grand des secrets le bébé à une douce religieuse qui lui promit de s'en occuper et de le rendre heureux.

Mathilde, une fois partie, eut peur de son acte. Si un jour la ville entière apprenait son acte et soupçonnait que ce soit SON enfant qu'elle avait confié ? Que pourrait-elle faire contre cela ? Elle s'en voulait beaucoup, elle aurait dû essayer de retrouver les parents, si après tout le bébé avait été enlevé et déposé là ? Elle se raisonna : elle avait fait de son mieux et le bébé était entre de bonnes mains .

(...)

Un jour, alors que Mathilde allait chercher Paul et Charlie chez sa sœur Marie qui leur faisait office de nounou, Mathilde apprit une horrible nouvelle, certainement la plus horrible de sa vie.

Dans la journée, alors que les enfants jouaient dans le jardin sous la surveillance et le regard bienveillant de Marie, cette dernière s'accorda un minute inattention pour tuer un gros bourdon pris au piège dans sa cuisine. Lorsqu'elle revint, le petit Paul était tombé dans le ruisseau longeant la maisonnette. Elle courut jusqu'à lui, mais elle comprit qu'il était trop tard...

Elle eut beaucoup de mal à l'annoncer à sa sœur car elle s'en voulait énormément, sachant à quel point Mathilde était attachée à ses enfants. Charles arriva une heure plus tard, alerté par le retard de Mathilde.

La cérémonie d'enterrement se déroula trois jours plus tard . Tout le village s'y était déplacé, touché par le malheur qui avait frappé la petite famille.

Mathilde et Charles étaient effondrés, le petit Charlie quand à lui ne

réalisait pas encore ce qui était arrivé. Des semaines passèrent , mais Mathilde ne se remettait pas. Lorsque que le soir , à table, ils n'était plus que trois, elle ressentait un grand vide qui la plongeait dans un profond désarroi.

Un jour, elle dit à Charles :

« Charles , le bébé me manque terriblement, nous avons déjà perdu Paul, je ne veux pas qu'il en soit de même pour lui, il ne sera pas heureux là ou il est. J'ai l'impression de l'avoir abandonné la-bas, et j'ai besoin de lui... »

Charles fut touché par le discours de sa femme et avait lui aussi besoin de cet enfant pour combler le vide qu'avait laissé Paul derrière lui ; alors ils décidèrent ensemble d'aller chercher l'enfant.

Une semaine plus tard , le bébé , qui n'en était plus un, arrivait au domicile familial. Les débuts furent difficiles car il n'avait jamais vécu au sein d'une famille, mais les mois passèrent et c'est une famille unie qui vit le jour. Malgré la perte de Paul, Mathilde avait retrouvé le sourire, et paraissait même heureuse de sa nouvelle famille... ♥

Alice Etienne, 4è5

Les moqueries au collège...

C'était un dimanche matin, Caroline préparait sa rentrée. Elle angoissait car elle ne savait pas à quoi s'attendre. Le soir même, elle ne mangea pas beaucoup du poulet qu'elle c'était préparée. Elle alla se coucher mais le sommeil ne vint pas. Les minutes passaient et son angoisse augmentait. Au bout d'un moment, la fatigue l'envahie et elle s'endormit. Le lendemain, son réveille sonna à 6h30. Elle ne se leva pas immédiatement, elle ne voulait pas subir cette épreuve, elle avait trop peur, mais elle finit par se lever peu motivée. Elle arriva au collège, entra dans la salle et referma la porte. Elle attendit la deuxième sonnerie pour ouvrir la porte.

Elle recula et prit une grande bouffée. Elle ouvrit la porte et un troupeau d'élèves bruyants entra, elle leur cria de se taire mais ils ne l'écoutèrent pas. Au bout de dix minutes elle réussit enfin à obtenir le silence. Elle fit l'appel puis tant bien que mal elle commença son cours. Elle ne parla pas très fort et bégaya quelque fois, ce qui provoqua de nombreuses moqueries des élèves. Elle eut honte, elle ne savait pas comment s'y prendre avec ces élèves.

Les jours qui suivirent, les moqueries devenaient de plus en plus importantes, les élèves se moquaient de ses tenues vestimentaires, sur sa façon de parler, d'écrire... Elle vivait l'enfer. Chaque matin, l'angoisse grandissait, elle avait la boule au ventre. Aucun n'élèves ne la respecta. Son sort était scellé.

Un mois c'était écoulé depuis le jour de la rentrée, mais ce jour là, elle craqua. Elle s'arrêta, contempla la classe qui bavardait et qui ne c'était même pas aperçue qu'elle c'était arrêtée. Une larme coula sur sa joue, puis elle fendit en larme. Elle couru jusqu'à la porte, l'ouvrit et la ferma en claquant. Elle s'assit sur un banc et sans réfléchir aux conséquences. Un jeune élève s'assit sur le banc, la réconforta et lui dit :

« - Ne vous inquiétez pas, ce ne sont que des idiots.

- Merci, mais tu sais, c'est ma première année ici et cela commence déjà très mal. Je suis désespérée. »

A cause du bruit venant de sa classe, un autre professeur sorti de sa salle et entra dans celle de Caroline, la chercha du regard mais ne la vit pas. Elle sortit et la vit accompagné du jeune homme sur le banc. Elle s'approcha, fusilla l'élève du regard et lui ordonna de retourner en cours. Les deux jeunes étaient assise sur le banc. Le professeur entamât la conversation.

« - Bonjour, je m'appelle Françoise. Et toi ?

- Enchantée, moi c'est Caroline. Répondit Caroline.

- Je vois que tu as quelques problèmes avec tes élèves, c'est normal quand on est nouvelle dans la profession ! Viens manger chez moi se soir ! Je pourrais peut-être te donner quelques conseils ! Lui proposa Françoise.

- Merci beaucoup, j'accepte ton invitation avec grand plaisir ! » Accepta-t-elle.

Une fois chez elle, elle se prépara pour aller chez Françoise. La soirée se passa fort bien, les deux femmes rigolèrent et Caroline mémorisa tous les précieux conseils de Françoise. En partant cette dernière lui dit :

« Si tu as besoin d'aide ou de quoi que se soit d'autre, surtout n'hésite pas à venir me voir ! »

Le lendemain, beaucoup plus rassurée, elle alla en cours. Pour être respecter, elle fit faire au élèves une évaluation surprise, les fit écrire longtemps et punis un très grand nombres d'élèves fort bavard.

Une semaine plus tard, un vendredi l'ambiance était bien plus agréable, les élèves la respectaient enfin et les cours se déroulaient normalement.

Le matin, pendant la récréation, elle alla parler parler à ce garçon. Elle le remercia et lui annonça :

« - Je te remercie, sans toi j'aurais perdu toute confiance en moi et aurait sûrement démissionné.

-C'est normal vous êtes extraordinaire... » répondit-il en murmurant.

A la fin des cours, elle remercia les autres professeurs qui l'avait aidé. C'était grâce à eu qu'elle avait repris confiance en elle et continué son métier d'enseignante.

Anaïs Montblanc, 4è5

La revanche d'une servante.

Ginnie était une jeune fille de 17 ans qui vivait avec sa mère dans une ferme. Elle habitait aussi avec une servante du nom d'Emma. Ginnie la connaissait peu et ne l'appréciait guère contrairement à sa mère. Les trois femmes habitaient une petite ferme en haut de la colline. L'herbe était verdoyante, les fleurs dégageaient une odeur incroyable, le soleil brûlait la pelouse à cause de la chaleur, il n'y avait aucun nuage dans le ciel depuis quelques jours à cause de la chaleur.

Ginnie ne le savait pas mais sa mère était atteinte d'un cancer depuis quelques mois déjà mais ne lui avait rien par peur et aussi car elle n'avait pas le courage de lui avouer. Il lui restait peu de temps à vivre. Seule Emma, sa servante, le savait. Elle lui faisait confiance mais ne savait pas qu'Emma ne l'aimait pas. Malgré tout, sa fille se rendait bien compte que sa mère n'était pas au mieux de sa forme depuis quelques temps mais elle n'avait rien dit pensant que ce n'était qu'une forte fatigue passagère.

Un matin, Ginnie se leva pour aller prendre son petit déjeuner comme chaque jour, mais étrangement sa mère ne s'était pas encore levée. Elle se prépara pour aller au marché quand tout à coup elle entendit un cri qui venait de la chambre de sa mère. Ce n'était pas sa mère qui avait hurlé mais Emma. Ginnie fit un sursaut de peur. Elle monta les escaliers en courant, ouvrit la porte de la chambre et s'arrêta net. Sa mère était allongée dans son lit, pâle, inanimée... Elle était morte pendant la nuit. Emma était à côté d'elle. Elle ne disait rien mais son regard la trahissait.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la mort de sa mère. Ginnie ne l'acceptait toujours pas. Elle vivait encore dans la ferme avec Emma. Celle-ci lui interdisait de sortir de la maison sans autorisation, ce qui déplaçait fortement à Ginnie. Elles ne se parlaient jamais.

Un soir, alors qu'Emma dormait, Ginnie sortit par la fenêtre de sa chambre, escalada la murette et s'échappa de la ferme. Elle avait prévu de fuguer depuis longtemps déjà mais avait attendu le bon moment. Une fois dehors, elle se promena le long de la route quand soudain elle vit apparaître un homme à quelques pas d'elle. Elle eut peur, elle voulut s'enfuir mais elle n'arrivait pas à bouger ses jambes. Elle tomba. L'homme courut vers elle et lui tendit la main. Elle l'attrapa malgré l'angoisse qui l'envahissait.

Le garçon commença :

- « Ça va ? Tu ne t'es pas fait mal ? »
- « Oui, je vais bien. Mais qui est tu ? » demanda Ginnie.
- « Je m'appelles Thomas et toi ? » questionna le jeune homme.
- « Ginnie. » répondit-elle.

Sur ces paroles, les deux adolescents commencèrent à discuter. Ginnie lui raconta sa situation familiale et Thomas en fit de même.

Les secondes, les minutes, les heures passaient et une vraie complicité s'installa entre eux. Ginnie ne savait pas quelle heure il était mais le soleil commençait déjà à se

lever. Elle se leva et dit au revoir à Thomas. Lorsque qu'elle voulut lui faire la bise, il l'embrassa. Elle ne résista pas.

Une fois rentrée chez elle, elle s'immisça discrètement dans sa chambre pour ne pas qu'Emma l'entende. Quelques minutes après, le coq chanta et Emma entra comme une furie dans sa chambre. Elle lui tendit un balai, une pelle et une serpillière. Ginnie ne comprit pas, c'était le travail d'Emma de faire le ménage. Emma déclara :

- « Bon, il est temps pour toi de te mettre au travail ! Tu ne crois tout de même pas que j'allais te laisser faire ce que tu veux tout le temps ?! ALLER ! AU TRAVAIL ! »

Ginnie en resta bouche bée. Elle attrapa les ustensiles et se mit au travail. La poussière c'était accumulée dans la maison depuis quelques semaines.

Emma ne faisait plus rien dans la ferme. Ginnie devait faire le ménage, la vaisselle, les courses et à manger. Elle retrouvait tous les soirs Thomas en bas de la colline à la nuit tombée. Ils faisaient le point sur leur journée et il réconfortait Ginnie.

Le lendemain matin, Ginnie commença ses corvées comme chaque jours maintenant, Emma entra dans sa chambre et lui dit :

- « Écoute Ginnie, je sais que tu détestes les tâches que je t'aie confiées, alors, en plus de tes corvées tu iras travailler dans le champs des voisins le soir et pendant tous tes temps libre ! N'es tu pas contente ? Tu ne te rends vraiment pas compte de la chance que tu as !

- « Mais, mais,... » bégaya Ginnie.

- « Non, il n'y a aucun " mais " qui tienne ! » rétorqua-t-elle sèchement.

Ginnie ne pouvait plus supporter cette vie. Elle se levait très tôt chaque matin, ne dormait que quelques heures la nuit, n'avait plus de temps pour elle et ne pouvait plus voir Thomas.

Pendant la nuit, quand elle eut fini son travail dans les champs, elle se dirigea vers la ferme, quand quelque chose ou quelqu'un lui attrapa la main. Elle se laissa faire, elle savait que c'était Thomas. Elle se retourna et l'embrassa. Cela faisait tellement longtemps qu'ils ne s'étaient pas vus. Il la serra longtemps dans ses bras, il ne voulait jamais la lâcher, ne jamais la laisser dans cette ferme avec cette servante. Il la voulait auprès de lui.

Le matin, Emma secoua Ginnie qui était encore dans son lit. Elle lui attrapa le bras, la tira du lit et lui mit une claque. Ginnie ne pleura pas, ne bougea pas un cil. Après plusieurs secondes sans un bruit, Ginnie avait tellement mal, tellement en colère et ne put se retenir de crier :

- « Pourquoi ? Pourquoi ? Je n'ai rien fait ! J'ai fait tout ce que tu m'as dit de faire sans rien dire ! Pourquoi t'acharnes-tu sur moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça... ? »

Sur ces mots, elle fondit en larmes. Toutes les larmes qu'elle retenait depuis des mois.

- « Ne me prends pas pour une idiote ! Cria à son tour Emma. Je sais très bien que hier soir tu étais avec un garçon ! A partir de maintenant, tu restera enfermée dans cette chambre jusqu'à la fin de ta misérable vie !! »

Sur ses mots, elle partit, claqua la porte et la ferma à clé. Ginnie ne pouvait pas s'imaginer enfermée dans cette chambre sans eau ni nourriture. Il y avait seulement

son lit et une armoire.

Chaque jour, Emma lui apportait un verre d'eau et une tranche de pain.

La seule chose qu'elle pouvait faire c'était regarder la fenêtre en espérant qu'une personne vienne la délivrer de cette enfer. Elle savait que Thomas viendrait la chercher mais le temps passait et personne n'arrivait.

Un matin, un soupçon d'espoir l'envahit quand elle vit arriver une charrette. Deux hommes en sortirent. Ils frappèrent à la porte et Emma leur ouvrit. Ginnie réussit à entendre ce qu'ils disaient. Ils venaient pour les impôts. Emma les fit asseoir dans le salon. Ils parlaient tous fort. A ce moment là, Ginnie en profita pour casser la fenêtre de sa chambre et personne ne l'entendit. Elle courut jusqu'à la maison de Thomas et frappa à la porte. Il ouvrit la porte et la vit ! Il lui sourit, la serra dans ses bras, l'embrassa...

Il la fit entrer et elle s'assit sur un fauteuil. Elle lui demanda d'une voix douce et calme :

- « Pourquoi n'est tu pas venu me chercher ? Je t'attendais.

- Ce n'est pas que je n'ai pas essayé, mais ta servante m'interdisait de te voir ou même de m'approcher de votre ferme. Je ne savais pas qu'elle te retenait prisonnière... murmura-t-il d'un air malheureux.

- Il faut que l'on aille voir la police avant qu' elle me retrouve ! s'empressa-t-elle de dire.

- Oui, allons y. »

Ils se dirigèrent le plus vite possible vers le commissariat du village en se demandant si Emma s'était rendu compte qu'elle s'était enfuie.

Une fois arrivée au commissariat, elle raconta ce qu'il lui était arrivé, le fait qu'elle fut retenue prisonnière et qu'elle devait travailler jour et nuit de force chez leur voisin dans les champs pour qu'Emma puisse récupérer l'argent alors qu'elle ne touchait rien. Le policier n'en revenait pas, l'histoire qu'elle venait de lui raconter lui paraissait impensable. Il se munit de sa casquette et de son arme et partit à cheval jusqu'à la ferme. Ginnie ne l'accompagna pas, elle avait trop peur qu'Emma la vit et lui dise quelque chose qui pourrait la blesser.

Le policier arrêta Emma qui avait protesté un long moment en disant qu'elle n'y était pour rien et que " Ginnie n'était qu'une sale menteuse ! ", jusqu'au moment ou elle avoua tout car elle avait trop de pression mais elle n'avait aucun scrupule.

Ginnie ne pouvait pas vivre seule chez elle ,alors , Thomas l'invita à vivre chez lui, ce qu'elle accepta sans hésiter !

Le jour des vingt ans de Ginnie, Thomas la demanda en mariage. Ils quittèrent la ville pour ne plus penser et oublier ce mauvais souvenir.

Margot Collavini 4° 5

❖ Welcom à la recherche des ses parents

Au centre de New York se trouvait un garçon, Welcom. C'était un garçon qui rentrait tout juste dans son adolescence. Il avait été placé en famille d'accueil à l'âge de ses un an car ses parents étaient en manque d'argent. Il ne se rappelait plus d'eux. Welcom commençait alors à se poser de plus en plus de questions sur eux, où se trouvaient-ils ? Étaient-ils encore en vie ? Cela il ne le savait pas et ses parents adoptifs Marie et Jack n'abordaient jamais ce sujet car ils ne voulaient pas lui faire de peine.

Un soir où tout le monde dormait, Welcom ne dormit pas. Marie et Jack parlaient d'une invitation. Il décida alors d'aller écouter à leur porte. Il entendit :

- Il ne faudrait pas les inviter maintenant, car s'il entend leur nom de famille, ça va tout lui révéler.
- Oui, je sais bien, mais il faut les invités on le leur avait promis.
- ... Oui ! On leur dira de venir demain soir vers 19heures.

Sur ces mots, Welcom se douta maintenant de quelque chose mais n'essayai pas de réfléchir alors que tout ses proches lui disait que ses parents étaient décédés suite à un accident de voiture.

Welcom alla se coucher en essayant de ne pas penser à cela.

Le lendemain matin il décida de fuir, pour aller se renseigner à l'état civil car il eut encore plusieurs doutes. Il se dirigea alors vers le centre de New York là ou se trouve l'Etat civil. Quand il fût arrivé à l'Etat civil il demanda :

« Bonjour, pourrai-je avoir des renseignements à propos de mes parents ?

- A propos de tes parents ? répéta la secrétaire.
- Oui je suis un enfant adopté depuis l'âge de mes un an, personne ne veut me parler d'eux, on me raconte qu'ils m'ont quitté... répondit-il.
- Normalement on m'a ordonné de ne pas donner des renseignements à des mineurs, mais tu m'as l'air tellement triste que je vais le faire pour toi, quel est ton nom s'il te plaît ?
- Robert, madame !

La secrétaire rechercha des pistes sur son ordinateur. Quelques minutes plus tard, elle dit :

- Mon cher petit garçon, tes parents t'ont abandonné car ils étaient sans emploi donc sans argent, à la rue et pour ton bien ils avaient décidé de te faire adopter.

Welcom reprit :

- Vous voulez dire que mes parents sont encore en

vie ?

- Oui c'est ce que je te dis. Ils ont juste une tente pour se loger.
- Je vous en remercie. ; répondit-il.

Welcom repartit chez lui en pleurant, ses émotions le submergeaient. Il se demanda ce qu'il allait faire en arrivant, questionner Marie et Jack ? Il ne savait pas. Après être arrivé à la maison, pas un mot. Il attendait que ces parents arrivent.

A 19 heures, ses parents arrivèrent et monta directement dans sa chambre pour pouvoir réfléchir à ce qu'il allait leur dire, maintenant qu'il sut qu'il s'agissait de ses parents.

Après avoir réfléchi, il redescendit et cria :

« Je sais que vous êtes mes parents, et surtout ne dites pas le contraire je me suis renseigné.

Les invités gardèrent la bouche close.

Welcom s'énerva :

- Dites moi la vérité, cela ne peut plus durer.
- Welcom ? On te cherche depuis quelques mois, maintenant que nous avons un emploi, une maison, mais jamais personne ne nous a dis où te trouver répondirent ses parents.

Marie et Jack, gênés rétorquèrent :

- On voulait juste le protéger, et maintenant qu'on l'a vous ne le reprendraient pas.
Welcom bondit sur ses parents et leur fit un énorme câlin en pleurant et s'écria :
- Quel bonheur de vous rencontrer !
- Tu nous a tellement manqué.
Ses parents adoptifs reprirent :
- Welcom, va te reposé, tu reverra tes parents plus tard, on a besoin de parler sans ta présence.
Welcom partit dans sa chambre, ses parents n'étaient plus très importants.
En mangeant les adultes discutent :
- On aimerait bien récupérer Welcom mais cela n'est pas possible, nous nous sommes renseignés.
- Cela tombe bien, on aurait jamais put le quitter, pour nous c'est notre enfant. »

Après cette longue discussion le diner s'arrêta là.
Quelques mois plus tard, après avoir fait quelques papier, il pouvait rencontrer ses parents quelques jours mais devait obligatoirement rester chez ses parents adoptif, mais pour lui c'était une vie comme les autres et vivait très heureux, menait une vie passive.

❖ Fin !

Chloé Villepinte, 4è5

